Étienne Deslaumes

VIOLENCES AYANT ENTRAÎNÉ LA MORT
SANS INTENTION DE LA DONNER

## ARMANDE

 Quand on est vivant, la vie après la mort on n’y croit pas tout à fait. Sauf quand on a vraiment la foi, sans doute, mais cela n’était pas mon cas. Et, même si on décide de se forcer un peu à croire à une vie après la mort, histoire de ne pas trop désespérer, parce que, bon, on a beau affirmer que ce n’est pas vrai, c’est désespérant de ne pas envisager un au-delà, on imagine toujours que cet au-delà est très différent. Ou, plutôt, que nous allons être très différent, meilleurs, sans doute. On ne veut évidemment pas admettre que ce qui nous attend soit une nouvelle galère, bien pire que la première, en plus, puisqu’elle n’a pas de fin. La vérité, c’est qu’on ne change pas : on n’est pas meilleur ; on n’est ni plus, ni moins angoissé. C’est pareil.

**PATRICIA**

Quand ai-je cessé d’être coquette ?

À la naissance de Renaud, il y a neuf ans ? Après le drame ? Ou bien cela s’est-il produit graduellement ? Autrefois, je me serais interrogée sur mon apparence, même un jour comme celui-ci : comment vais-je m’habiller pour l’enterrement d’Armande ? Tailleur ou bien robe ? Chignon ou bien cheveux libres ? Aujourd’hui, j’ai sorti sans hésiter de la penderie ma robe gris anthracite. En fait, j’ai cessé de m’habiller, sauf pour les grandes occasions. Le reste du temps : un jean, un pantalon de toile, un pull, un chemisier…

Émilien m’a bien fait une remarque de temps en temps, mais il n’a pas insisté. Je fais le nécessaire lorsqu’il y a un dîner pour les clients de Desforges-de Graaf, la société d’Emilien et de Christophe, parce que, dans la com’, il est encore important de s’habiller. Et cela suffit.

S’il n’y avait que pour les fringues que je ne fasse plus d’effort. Hélas ! Ce n’est pas le cas. Tiens ! Il y a aussi la conversation.

Je n’ai que quarante-cinq ans. Est-ce qu’il va y avoir un changement ? Est-ce que je dois le décider ? Ou bien est-ce que cela va être comme cela jusqu’à la fin : des choses qui ne m’intéressent plus, d’autres que je ne fais plus, parfois les mêmes, pas toujours, et rien qui prend le relais ?

Je suis triste, et le plus grave c’est que je m’en fous !

**EMILIEN**

Armande s’est-elle suicidée ?

Si elle l’a fait, est-ce à cause de Christophe, c’est-à-dire, indirectement, à cause de moi ?

Si ce n’était pas fortuit, on devrait plutôt parler de négligence suicidaire, d’acte manqué, cela semble impossible, ou presque, qu’il s’agisse d’un simple accident.

Pourtant, je n’imagine pas Armande mettre fin à ses jours. Si elle avait dû le faire, elle l’aurait fait avant ; du temps où elle était mariée à Christophe. Du temps où elle était malheureuse avec lui. Car elle était malheureuse. Elle me l’a dit lorsqu’elle a quitté Christophe, au moment de la naissance de Renaud. Depuis, je crois qu’elle a eu la vie qu’elle voulait. Elle était libre. Ça n’a pas marché avec son copain, d’accord, mais se suicide-t-on pour ce genre de motif ?

Mais faut-il une raison pour vouloir en finir ? Peut-il ne s’agir que d’une absence de raison de vivre ?

Armande n’était pas blindée, comme je l’avais cru longtemps. Son cynisme, ses relations extraconjugales, c’est parce qu’elle avait été blessée. Au lieu de se révolter, de bifurquer, elle avait dévissé. Elle avait renoncé à ce qu’elle avait souhaité, et s’était consolée comme elle avait pu. Mettre en Lumière Armande sur scène.

Mais était-ce vraiment le cas ?

Je l’avais décrété car c’était commode. C’était reposant d’imaginer ça – déculpabilisant, surtout.

En fait, peut-être qu’elle agonisait. Une interminable agonie dont Christophe et moi-même aurions donné le coup d’envoi, il y a plus de vingt-cinq ans. Mettre la lumière sur Émilien est Christophe sur scène.

## MARGAUX

Je n’arrive pas à admettre qu’Armande est morte.

Si j’ai du mal à le croire, c’est parce qu’elle était tellement vivante.

À Carrouges, quand on était petits, c’est elle qui organisait les chasses au trésor, qui jouait avec nous au water-polo. Avec ma mère, ou même avec mon père, ou Christophe, ce n’était jamais le bon moment. Armande était la seule à être dispo H24. Elle était toujours cool, toujours de bonne humeur.

Et elle était belle. C’était un peu mon idéal, à l’époque ! Ces dernières années, je l’ai très peu vue. Elle venait de temps en temps voir maman, dans la journée, lorsqu’elle passait à Paris, et je l’ai croisée une fois ou deux. Elle avait changé : vêtements flottants, tresse de cheveux gris. Elle était toujours jolie, mais elle était passée de l’autre côté.

Je me dis qu’Armande n’a pas eu de vie.

Car c’était quoi, la *vie* d’Armande ? Au moins, maman a travaillé quelques années comme hôtesse de l’air avant de rencontrer papa. Armande ? Rien ! *Nothing* ! *Nada* ! Elle a dû faire un an de fac en je-ne-sais-quoi, puis elle a tout laissé tomber pour se marier avec Christophe.

Quand il a monté son agence de com’ avec papa, elle et maman ontaccompagné leurs mecs : dîners, cocktails, etc., à faire de la figuration. Sinon, elles échangeaient leurs tuyaux : tel tapissier pour le salon, tel traiteur pour une soirée.

Bref, du vide en boîte. Mais du vide qui donnait une impression de contenu. En tout cas, j’espère pour elles. Alors, quand Armande a décidé de divorcer, je n’ai jamais trop compris pourquoi, la question a dû se poser pour elle de remplacer ce vide qui, malgré tout, remplissait ce qui lui servait d’existence. Et le remplacer par quoi ? Les amis, c’était ceux du couple ; et les loisirs aussi. Le sport, ce n’était pas vraiment sa came. Je ne l’ai jamais vue avec un bouquin ou un journal. Son mec, elle ne l’a pas gardé. Je ne sais pas à quoi elle pouvait passer ses journées, lorsque Blanche et Lucie sont remontées à Paris, pas très longtemps après qu’elle se soit installée à Nice. Elle a dû sacrément se faire chier.

Lorsque maman m’a appelé pour me prévenir, j’ai senti qu’elle se demandait si Armande s’était suicidée. Je la comprends : sérieux ! Se jeter comme ça sous les roues d’une voiture !

Mais, en même temps, qu’est-ce qu’on en a à foutre ? Ce qui compte, ce n’est pas pourquoi et comment on meurt, mais pourquoi et comment on vit.

## ÉMILIEN

Est-ce que je connaissais Armande ?

**TOUS (polyphonie)**

Est-ce que je connaissais Armande ?

**EMILIEN**

Pendant longtemps, Armande était surtout la femme de Christophe. En vacances, elle avait des apartés avec Patricia. Elles se sont toujours bien entendu, même si elles ne se ressemblent pas. Avec moi, elle n’en avait pas, si l’on excepte les échanges que nous pouvions avoir sur la température de l’eau de la piscine, le couvert mis ou pas mis, le lave-vaisselle plein ou vide*.* Je pensais lui être indifférent, ce que j’ai su plus tard être faux. Indice. De mon côté, si j’appréciais sa gaîté, son humour grinçant, je lui en voulais un peu de tromper Christophe, même si ce sujet faisait partie de ceux que lui et moi n’avons jamais abordés. Il ne pouvait pas ne pas en souffrir.

La première fois où un élément personnel, je pourrais même dire privé, dont les autres étaient absolument exclus, est intervenu entre Armande et moi, c’était à Carrouges, au club de tennis. Nous avions joué tous les quatre avec notre prof, un jeune type, Laurent, ou Louis, un prénom comme ça. Nous prenions un verre au club-house. Il faisait grand beau.

C’était un de ces moments où l’on se dit : je suis heureux. En fait, on ne l’est pas. On choisit simplement de l’oublier un instant parce que les circonstances s’y prêtent et que, si l’on ne se disait cela une fois de temps en temps, on mourrait, sans doute.

Cinq bonnes minutes plus tard, au moins, elle est arrivée.

 « Bon, on y va ? » a-t-elle dit en prenant son sac. Elle n’a donné aucune explication. Personne ne lui en a demandé. Je trouvais qu’elle s’en sortait à bon compte. En lui tenant la portière lorsqu’elle est montée dans la voiture, j’ai cherché son regard. Il a soutenu le mien avec défi. Il m’a semblé qu’elle souriait imperceptiblement. Elle ne m’a rien dit mais son message implicite n’en était pas moins dépourvu d’équivoque : « Je t’emmerde ! »

Cet été-là, je trompais encore Patricia avec Sylvie, mais Armande ne pouvait pas le savoir, puisque Christophe lui-même l’ignorait.

Je savais déjà qu’elle n’était pas fidèle mais je ne faisais que le déduire de différentes circonstances discrètes. Jusque-là, il n’y avait pas eu de preuve. C’est sans doute pour cela que j’ai commencé à m’interroger : pourquoi ?

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce qui aurait pu nous éloigner nous a rapprochés car un secret partagé fait lien. À cela s’est sans doute ajouté le fait qu’Armande se doutait que je n’avais rien révélé de la scène dont j’avais été le témoin.

Ce n’est que plus de dix ans plus tard qu’Armande et moi avons fait un autre pas l’un vers l’autre, décisif, celui-là. Mais c’était aussi le dernier. Indice du polar

*Catherine est dans sa Land Rover, elle ne va pas vite, elle pile. Elle croit que ce n’est rien, que sa voiture a un problème, elle ouvre la portière et commence à réaliser. Elle entend des exclamations, voit l’attroupement qui se forme et, à quelques mètres, du sang, et le corps. Celui d’une femme en blanc, jupe longue, cheveux poivre et sel en chignon. On l’empêche de s’en approcher mais elle a presque immédiatement l’intuition qu’elle est morte, car Armande est inanimée et, de toute évidence, très mal tombée. D’abord, elle reste comme interdite.*

*A l’écran s’écrit :* « Voilà, il y avait ta vie avant. Maintenant, plus rien ne sera jamais pareil. » *Et puis, Catherine se met à pleurer et à crier. Les pompiers arrivent, les flics aussi. Quelqu’un lui dit : « Vous n’y êtes pour rien »*

*A l’écran s’écrit :* Vous n’y êtes pour rien.

*Un flic lui dit : « Votre responsabilité n’est absolument pas engagée. En droit, cela s’appelle une faute inexcusable du piéton. »*

*Sur l’écran noir s’écrit :* En droit, cela s’appelle une faute inexcusable du piéton.

*Catherine est à la terrasse de café.*

**CATHERINE (OFF)**

Je n’y suis pour rien, soit. Puisque tout le monde le dit.

Mais je fais quoi, maintenant ?

Je continue à arroser mes jardinières, à aller au ciné, à dîner chez les amis, comme avant ?

Ou je me jette moi aussi sous une voiture ? Violences – Autre mort possible.

## AUBIN

Je me suis éloigné des parents. Je pense qu’ils sont déçus, et plus seulement inquiets. Grâce à mon ami Éloi ou, selon mes parents, *à cause* d’Éloi, je travaille à Grasse dans l’entreprise de sa famille, la parfumerie Viguier. Pour mes parents, ce n’est pas très glorieux. Même si j’essaie de valoriser mes attributions, même si je parle du changement d’enseigne qui est mon œuvre, des nouveaux papiers pour les paquets cadeaux, dont j’ai fait les dessins, ils savent bien, et je ne le cache d’ailleurs pas, que dans une boîte comme celle-là tout le monde est un peu polyvalent. Forcément, je fais aussi du rangement, du classement et même de la manutention. Personne n’a jamais fait ça dans ma famille. Mais ça me plaît.

Je ne cours pas, dans ce domaine, après ce que je n’ai pas encore, comme Margaux le fera sans doute toute sa vie, et comme papa l’a toujours fait avant elle : on va conquérir un nouveau marché, puis on va recruter, puis on va ouvrir un bureau secondaire. Manque d’ambition ? Pour eux, sans doute. Pas pour moi. Mes ambitions sont ailleurs.

**ARMANDE**

En fait, l’empathie, ça n’existe pas vraiment. Regardez tous ces gens qui vont à mon enterrement. Ils sont tristes, d’accord, mais surtout parce que cet événement les ramène aux fondamentaux : pourquoi et pour qui vit-on ?

**TOUS (Ensemble)**

Pourquoi et par qui vit-on ?

**ARMANDE**

Du coup, ils réfléchissent à leur vie, et cela éveille ou réveille toutes sortes d’émotions, jusque-là engourdies par le quotidien, mais qui ont trait à eux-mêmes.

C’est généralement ainsi que ça se passe quand on perd quelqu’un. Cette perte sert de catalyseur et, en réalité, on pleure sur soi. Sauf lorsque le défunt est une personne vraiment très proche, qu’on adorait. En ce qui me concerne, c’est le cas pour Blanche et Lucie. Elles pleurent véritablement sur moi et, si elles pensent à elles, c’est à travers moi.

Dans la vie en général, on pense d’abord à soi et, bien souvent, beaucoup trop à soi. L’autre n’est que l’instrument, de notre bonheur ou de notre malheur. Moi la première, je fonctionne comme cela.

Christophe était mon premier amour. Le seul, en fait. On pourrait croire qu’une fille de dix-huit ans qui rencontre l’homme de sa vie, en tout cas en apparence, s’oublie totalement et ne vise que le bonheur de l’autre. En ce qui me concerne, rien de tel ! Je me rappelle très bien que ce qui me grisait, c’était le bonheur que Christophe me donnait, et celui que j’attendais de mon avenir avec lui.

Lorsque mon bonheur escompté avec Christophe m’a été arraché, ce qui fut fait très vite, j’ai détesté mon mari parce qu’il me rendait malheureuse. Indice. Ensuite, il était un pis-aller : l’instrument de mon confort. Bref, ce qui me guidait, dans mon rapport à lui, dans le bon comme dans le mauvais.

## ÉMILIEN

Armande, mon amie, pardon ! Entends-moi ! Écoute-moi ! Un appel.

## ARMANDE

En fait, vivants ou morts, ce qui nous manque, c’est le courage. A mettre en avant.

Il nous faut des excuses, des béquilles. On ne veut pas se donner la force de faire face et de construire seuls.

Il nous manque le courage de vivre.

## CHRISTOPHE

Je suis devant l’église. J’ai embrassé des gens que je n’avais pas vus depuis dix ans.

Je vais en embrasser d’autres avant la cérémonie et après. Ils sont gênés. Ils ne savent pas à quel niveau de compassion ils doivent se situer, s’il y a matière à condoléances. C’est plus facile avec Blanche et Lucie parce que c’est clair : Armande était leur mère et il suffit de les voir pour comprendre qu’elles sont en grande souffrance. Moi, je ne suis pas le veuf, je ne suis que l’ex-mari.

Je ne sais pas si j’aimais encore Armande. C’est difficile de savoir si on a cessé d’aimer quelqu’un et, si oui, quand cela s’est produit. On se souvient toujours du début d’un amour pas de la fin.

Je me souviens très bien de notre rencontre avec Armande.

Elle m’a regardé. Moi, j’ai fait semblant : semblant de ne pas la voir, lorsque je me suis assis à la table d’à côté.

**TOUS (Ensemble)**

Pourquoi ?

## PATRICIA

Nous venons de passer devant l’église et nous cherchons à nous garer. Nous avons aperçu Christophe. Il était seul. Émilien a dit « Le pauvre ! ». Je n’ai pas répondu. Fût un temps, j’aurais approuvé, oui, c’est triste. Là non.

D’ailleurs, est-ce si triste que cela pour Christophe ? Évidemment, Émilien le pense. On a souvent tendance à croire que les gens qu’on aime souffrent, afin d’avoir une bonne raison de les consoler. Or, Émilien et Christophe s’adorent. Pendant longtemps, cela m’a blessée. Je les entendais parler de leurs affaires, mais aussi d’actualité, de bouquins, rire ensemble. Je me disais qu’Émilien n’avait pas cela avec moi. Avec moi Émilien avait la sexualité mais je n’ai jamais été brillante non plus dans ce domaine.

Est-ce que Christophe est triste ? Je sais bien que c’est Armande qui l’a quitté. À l’époque, il était malheureux, c’est sûr. Mais aujourd’hui ? C’était il y a longtemps. À l’époque, j’aimais Émilien, et j’aurais été désespérée de le perdre. Aujourd’hui, je ne sais pas. Et pourtant je vis toujours avec lui. Alors…

Je dis cela mais, si Émilien mourait, je me rendrais compte que je l’aime toujours. Peut-être. Peut-être pas.

## AUBIN

Maintenant, je suis heureux.

Pendant longtemps, si j’ai cru que le bonheur n’existait pas, c’est parce que je ne l’observais pas autour de moi.

Mes parents déjà. C’est vrai, ils ont maintenant une raison d’être malheureux. Une raison objective. Indice. Je n’ai pas envie de m’y référer car j’aurais très bien pu, moi aussi, me saisir de cet épisode et en tirer argument pour ne plus profiter de la vie. D’abord parce que j’en ai souffert également, et terriblement. Directement, puisque j’étais directement concerné. Indirectement aussi. Je n’avais que dix-sept ans. J’avais besoin de mes parents. À dix-sept ans, on se demande si on va avoir la vie que l’on veut, être aimé, avoir un boulot correct. On n’est sûr de rien. Je n’étais sûr de rien.

**ARMANDE**

Je n’étais sûre de rien.

**AUBIN**

J’aurais voulu être rassuré, épaulé. Je ne l’étais pas.

Mais avant, avant que le ciel ne leur tombe sur la tête, étaient-ils heureux ? Indice du polar. Non, pas vraiment, je ne le crois pas. J’ai toujours vu maman triste, souvent avec les larmes aux yeux. Sa relation avec papa ? Sans doute, mais peut-être pas seulement. Dans son couple, au-delà de son couple, la solitude, certainement. Celle de beaucoup de mères de famille, de mondaines, qui sont pourtant entourées, et qui sont seules en étant entourées, ce qui est le pire. Papa n’avait jamais vraiment de temps pour maman. Ils n’avaient qu’assez rarement des conversations en tête à tête. Et bien souvent, mon père s’énervait. Ma mère ne se souvenait plus qu’il devait partir dans telle ville, ou bien elle lui faisait répéter ce qu’il lui avait déjà expliqué. Certes, maman oubliait beaucoup. Mais c’était des détails ennuyeux.

**PATRICIA**

Certes, j’aurais pu m’intéresser davantage. Émilien m’a souvent reproché de ne pas le faire. J’ai essayé, pourtant. Mais je me sentais nulle, entourée de tous ces gens qui avaient fait plus d’études que moi. Je n’avais pas non plus l’humour d’Armande. Je restais celle qui répétait, en moins bien, ce que le dernier avait dit. Alors, j’ai jeté l’éponge.

**AUBIN**

Le discours implicite de papa, à peine implicite, c’était qu’elle avait la belle vie, et que les merdes, c’est lui qui se les tapait, alors qu’elle pouvait faire un effort. En fait, la vie de maman était davantage une vie facile qu’une belle vie. Une belle vie, à deux, suppose qu’on soit d’abord satisfaits d’être ensemble. Papa et maman, même s’ils ont dû s’aimer, ne m’ont jamais vraiment donné l’impression de l’être. Beaucoup d’agacements, beaucoup de tension. Les meilleurs moments étaient ceux avec les tiers qui rompaient le huis clos familial. C’est quand leur couple était noyé dans la masse qu’il donnait le sentiment d’exister et, parfois, d’être heureux.

Et Armande ? Était-elle heureuse ? Je dirais qu’elle me donnait l’impression d’être plutôt heureuse, mais c’était peut-être un leurre. Indice. Je la voyais en couple avec mes parents, en vacances. La mayonnaise était bonne entre les deux familles, les parents et les enfants s’entendaient très bien, il y avait souvent du monde à dîner. Donc, oui, elle rigolait, mais maman aussi, à ces moments-là. Et pourtant, Armande a quitté Christophe, assez jeune, brutalement. Et elle n’est pas revenue après. Donc, elle n’était pas heureuse avec lui.

Je crois qu’on décide de ne pas s’offrir une vie qui nous convienne. On décide de ne pas aimer, ou d’aimer mal. J’en suis convaincu, et c’est pourquoi j’ai décidé du contraire. En exergue – Indice et réponse

## ARMANDE

Je n’ai jamais su qui m’avait téléphoné pour me dire que Christophe me trompait. Une violence. Je ne suis même pas certaine d’avoir demandé à cette femme qui elle était, ce qui m’aurait sans doute permis de comprendre pourquoi elle agissait ainsi. Au fond, je m’en foutais. Et j’avais raison, puisque l’on ne peut pas avoir de bons motifs pour faire ça. Par contre, je ne me foutais pas de ce qui m’était dit. Je n’avais rien vu venir. Nous n’étions mariés que depuis trois ans et tout allait bien. Sur le coup, je n’y ai pas tout à fait cru. J’ai même été tentée de ne rien vérifier, comme une Patricia. Mais je ne suis pas une Patricia. J’avais tous les éléments : ils se retrouvaient en fin d’après-midi dans la chambre de service, au-dessus des bureaux de Desforges-de Graaf, rue La Boétie.

Je me suis installée dans un café qui n’était pas tout à fait en face. J’étais difficilement repérable, mais, en me dévissant le cou, je pouvais voir qui entrait et qui sortait de l’immeuble.

*Sur l’écran, Armande arrive, elle est enceinte de 5 mois. Elle voit les rideaux de la chambre se tirer, elle s’installe au café, elle surveille la sortie de l’immeuble, elle voit Christophe sortir accompagné. Elle veut téléphoner. Elle a une crampe. Elle a peur de perdre le bébé. Elle repose le téléphone. Quelqu’un vient l’aider. Elle se calme. Image arrêtée.*

Presque tout de suite, je me suis calmée. J’ai ressenti comme un grand froid. Je suis rentrée. Lorsque Christophe est rentré à son tour, je ne l’aimais déjà plus. Et, dans les jours qui ont suivi, j’ai arrêté une doctrine.

Je n’avais aucun diplôme. J’étais bientôt mère de deux enfants. Alors, me recoller aux études ? Quitter Christophe ? Pour en trouver un autre, dans ces conditions ? Et quel autre ? Serait-il mieux ? Fidèle ? Non, pas forcément. J’allais vieillir. Il y aurait de plus en plus de femmes plus jeunes. Alors, je me suis dit : « Tu vas avoir une vie bourgeoise, une vie agréable et, pour le reste, tu te débrouilleras. »

Et je me suis débrouillée. J’ai compensé. Au début, j’avais la haine de Christophe, malgré tout. Mais, assez rapidement, cette haine s’est transformée en complète indifférence. Je fonctionne un peu comme un mec. Généralement, ce sont les hommes qui vivent comme j’ai vécu. Ils profitent des bons gâteaux préparés par leurs femmes et s’éclatent avec des filles qui ont l’âge des leurs. Mon indifférence à l’égard de Christophe était dissimulée, bien entendu, autant que faire se peut. Je me montrais à peu près aimable, et je faisais l’amour de temps en temps – sans aucun plaisir. Cette hypocrisie était un peu pesante, au début, car ce n’est pas ma nature. Mais je m’y suis faite. Lorsque Christophe m’est revenu (je l’ai compris tout de suite : il rentrait tôt du bureau, ne découchait plus du tout, se montrait beaucoup plus attentif), et s’est tenu à ce retour, car je ne crois pas qu’il ait récidivé, j’ai été brièvement tentée par un rapprochement. Il était trop tard. J’avais commencé à coucher ici et là, mais ce n’était pas l’explication. Je m’étais faite à une nouvelle vie construite avec Christophe mais dont il était absent – absolument absent.

Je ne suis pas un monstre froid. Je me suis protégée car je ne voulais pas permettre aux salauds d’avoir ma peau ce qui se serait produit si je m’étais laissée aller. Indice et violence. J’ai souffert de tout ça, bien entendu, car ma doctrine, même si je m’y suis tenue jusqu’à mon divorce, n’était qu’un pis-aller. Il me faut avoir l’honnêteté et la force de le reconnaître : j’aurais souhaité pouvoir faire confiance à un homme.

## ÉMILIEN

Maintenant, le truc de Patricia, c’est de ne pas me répondre quand je lui adresse la parole. Elle vient de me refaire le coup.

Il m’est bien souvent arrivé d’apprécier que Patricia ne soit pas une femme qui parle. Lorsque Sylvie m’a quitté, Patricia s’est montrée très présente, très tendre, sans poser aucune question. Elle avait compris que j’étais mal. Sans savoir pourquoi. J’ai toujours tout compartimenté. Personne ne sait tout de ma vie et, à certains égards, ma femme est celle qui en sait le moins. Une violence. Elle ne peut pas ne pas sentir confusément que j’ai des secrets mais, pendant longtemps, loin de me faire comprendre qu’elle m’en voulait, elle était mon havre. Dans les moments difficiles, je la retrouvais. Elle était là ; elle ne me tirait pas les vers du nez. Je me suis souvent dit : finalement, c’est vraiment cela une épouse, une compagne – quelqu’un qui est toujours présent et particulièrement aux moments délicats, qui accepte l’autre avec ses mystères, ses faiblesses, et qui sait faire en sorte qu’il souffre le moins possible de ces dernières sans lui mettre la tête dedans (le contraire de ce que j’ai été pour elle, bien souvent).

Mais, depuis le drame, les silences de Patricia ont changé. Indice. Ce ne sont plus des silences qui accueillent. Ce sont des silences qui excluent. Qui m’excluent, et avec une certaine forme d’ostentation ; comme si ma femme attendait que je réagisse, voire que j’explose, pour m’envoyer immédiatement mon paquet. Quel paquet, d’ailleurs ? Suis-je responsable de ce qui nous est arrivé ? Indice. Non. J’en suis la victime, exactement au même titre qu’elle. Certes, ce matin-là, je me suis levé plus tard que d’habitude. Mais elle ne le sait pas. Et quand bien même je me serais levé plus tôt, cela n’aurait certainement rien changé. On me l’a dit. J’en suis convaincu. Donc ? Pourquoi suis-je puni maintenant, sans raison, alors que je ne l’ai pas été lorsque j’aurais pu, et sans doute dû l’être ?

J’ai aimé Patricia à ma façon, comme disent tous les mauvais maris, mais je ne l’ai finalement jamais soutenue comme elle l’a fait pour moi. Pendant longtemps, je l’engueulais parce qu’elle ne s’intéressait pas à mes lectures, ou à mon travail. Mais je me contentais de l’engueuler. Je ne lui donnais pas les clés. En fait, elle était complexée et ses complexes la vulnérabilisaient. Mais au lieu de la mettre en confiance, je renforçais son mal-être, et lui donnais donc encore plus matière à m’énerver. J’ai été injuste. J’ai été con. Elle m’a permis de composer avec mes fragilités. J’ai utilisé les siennes comme une arme contre elle. Pourquoi ? Je ne sais pas trop. Parce que c’était plus simple, sans doute. C’est plus vite fait de condamner que d’aider. Et puis, ça devait m’arranger que Patricia reste comme elle est, comme j’avais décrété, finalement, qu’elle devait rester. Mari incompris, j’avais une légitimité pour chercher ailleurs des compensations.

Au lieu de regarder les formidables qualités de ma femme, son sens de l’écoute, sa subtile discrétion, son talent pour l’harmonie, j’ai préféré observer ses points faibles, ou supposés tels, et oublier les miens.

Est-ce rattrapable ? Rattraper quoi ?

## AUBIN

Est-ce que j’aimais Armande ?

**EMILIEN (Incursion)**

 Est-ce que je connaissais Armande.

**CHRISTOPHE (Incursion)**

 Je ne sais pas si j’aimais encore Armande.

**AUBIN**

Ça paraît débile, comme question. On est censé savoir, non ? Moi, pas trop. Je sais que j’aime maman, papa, Renaud, même Margaux, allez ! Au diable l’avarice ! J’aime mon chat !

Mais oui, mais oui… Avec tout ça, je devrais inclure Armande dans le lot. D’autant qu’elle fait quasiment partie de ma famille, un peu comme une tante (mais est-ce que j’aime vraiment mes tantes ?). Quand même, j’ai du mal à savoir. J’ai un peu pleuré le soir où maman m’a téléphoné pour m’annoncer la nouvelle, mais c’était nerveux. J’étais si surpris. Elle va me manquer, ça, c’est sûr. Je ne la voyais plus, cela dit, depuis bien des années. Je savais que j’aurais pu voir Armande, qu’elle vivait non loin de moi. Voilà, c’est ça qui me rend triste : je ne pourrai plus la voir. Alors, si je suis triste, c’est peut-être bien que je l’aimais.

Aimer, la grande affaire ! On apprend à marcher, à parler, à faire du vélo, à lire ou à écrire. On apprend comment tenir ses couverts, comment on doit se comporter en société. Les parents enseignent tout cela à leurs enfants, ou le leur font enseigner. Ils n’attendent pas que ça vienne tout seul. En revanche, rien n’est jamais enseigné, ou même seulement dit, sur l’amour.

Rien, sauf des clichés : les parents aiment leurs enfants qui le leur rendent (sous-entendu : c’est comme cela que ça doit se passer), puis, un jour, on rencontre la bonne personne qu’on va aimer et qui va nous redonner la pareille, avoir avec elle des enfants qu’on va aimer et qui nous le rendront à leur tour – et la boucle est bouclée. Même genre de non-dits et de clichés sur l’amitié : on a des amis avec qui on s’entend bien ; ils sont un peu tombés du ciel, finalement. Ils sont là. C’est tout simple.

Or je sais déjà que rien de tout cela n’est simple. On tente, on se plante, on recommence. Les enfants gagneraient du temps si leurs parents leur expliquaient, ne serait-ce que parce que, rassurés, ils rebondiraient plus vite. Mais non, ce n’est jamais fait. On ne nous dit pas que le premier amour dure rarement toute la vie. On ne nous dit pas davantage que l’amitié se cultive, de même que le couple, de même que la famille. Rien de tout cela n’est acquis. C’est un boulot, passionnant mais à plein-temps.

Les gens perdent beaucoup de temps à défricher eux-mêmes ce que les parents n’ont pas décrypté pour eux. Et ce travail, qui est une forme d’accouchement de soi, se fait dans la douleur ; après il faut cicatriser, certaines plaies se referment mal, et ce n’est pas un bon ciment pour construire. Indice et les violences. En exergue.

Papa ne m’a jamais pris à part pour évoquer tous ces sujets avec moi. Maman n’a pas été meilleure que papa. Les parents fragiles ne portent pas à la confidence. C’est une autre difficulté.

**TOUS**

les parents aiment leurs enfants qui le leur rendent, puis, un jour, on rencontre la bonne personne qu’on va aimer et qui va nous redonner la pareille, avoir avec elle des enfants qu’on va aimer et qui nous le rendront à leur tour – et la boucle est bouclée.

**AUBIN**

Si jamais je suis père un jour, je serai autre. Je donnerai des armes à mes enfants. Et je fourbirai ces armes.

## ÉMILIEN

J’aperçois Christophe en marchant vers l’église. Nous sommes toujours amis. C’est à la vie à la mort, comme on dit. Pour autant, cette relation s’est décolorée. Avant, nous étions en symbiose. Je ne lui disais pas tout : il est fidèle de nature, moi pas. Il aurait désapprouvé certains de mes écarts de conduite. Christophe n’a été infidèle que par accident. Indice Parce que c’était écrit, pas parce qu’il l’a voulu. Et il ne l’a été que très peu de temps. Mais, même si j’avais des secrets pour Christophe, je lui disais des choses intimes. Je lui parlais de Patricia. Je lui parlais de mes angoisses, de mes rêves. Il m’écoutait. Patricia m’accueillait et Christophe m’écoutait. C’était de l’amour des deux côtés. Finalement, ils se complétaient. J’emploie l’imparfait parce que ça a changé avec lui comme avec ma femme. Depuis la naissance de Renaud, c’est moins spontané entre nous. Nous décidons d’avoir une conversation personnelle. Nous organisons un dîner entre hommes une semaine à l’avance. Jadis, Christophe me disait : « Appelle Patricia. Ce soir, je veux que nous soyons tous les deux. »

Est-ce que tout ça, c’est la vie ? Est-ce le temps qui déconstruit ? Ou bien est-ce moi qui ai fait des erreurs ? En exergue.

Des erreurs, j’en ai fait des tas. J’ai été trop perso. Je n’ai pas suffisamment soigné le foyer de l’amour, de l’amitié. C’est sûr.

Quand Patricia et moi on a décidé d’avoir Renaud. Tout allait bien. J’étais fidèle depuis deux ans.

Nous étions en vacances lorsque nous avons pris cette décision. Pendant ces vacances, Patricia était triste. Ses silences n’excluaient pas encore, mais n’accueillaient déjà plus.

Un soir, nous avons fait l’amour. Nous ne l’avions pas fait depuis très longtemps, depuis huit ou dix mois, un an peut-être. Après, nous sommes restés dans les bras l’un de l’autre. Cela non plus ne nous était pas arrivé depuis longtemps. La fenêtre de la chambre était ouverte. On entendait les grenouilles. Lorsque Patricia m’a dit qu’elle aimerait avoir un autre enfant. Ce souhait était en cohérence avec ce que nous venions de vivre mais je sentais qu’il n’était pas impulsif, que ma femme nourrissait cette idée depuis longtemps. J’ai répondu oui tout de suite. Je comprenais qu’il fallait que ça bouge dans sa vie. Qu’il lui fallait un événement.

## PATRICIA

Je n’ai pas envie de parler. Pas même avec Christophe qu’Émilien guette dehors, en attendant qu’il se rende disponible pour lui, ce qu’il a toujours été, finalement. Il aurait mieux fait de l’être davantage pour sa femme.

Je lui en veux parce qu’il ne s’est pas assez occupé d’Armande. Il n’est pas responsable de sa mort. En tout cas, pas directement. Indice. Mais elle ne serait peut-être pas partie s’il s’était comporté différemment. Si elle ne l’avait pas quitté, ellene se serait donc pas installée à Nice et n’aurait pas perdu la vie là-bas. Et, si Armande a quitté Christophe, c’est parce qu’il ne la rendait pas heureuse.

Armande allait voir ailleurs. Pour elle, elle s’amusait. Elle me disait que Christophe devait faire pareil de temps en temps. Mais elle n’avait pas l’air de trop y croire elle-même. Je crois qu’elle agissait par dépit, pour exister.

Moi, j’ai été fidèle par manque de goût pour les galipettes et par dégoût du mensonge. J’ai réagi au manque de disponibilité de mon mari montrant ma tristesse, de plus en plus, et de plus en plus souvent. Ce n’est pas forcément la meilleure réaction. On s’aigrit, on se fane, en agissant ainsi.

Lorsque nous nous sommes mariés, avec Émilien, j’étais folle amoureuse. C’était six mois après notre rencontre. Et, pour moi, c’était un coup de foudre. Purement et simplement. Je ne sais pas si Émilien est beau, mais je l’avais trouvé très séduisant, parmi les passagers du premier vol Paris-Nice. Il se rendait à un rendez-vous professionnel.

Il m’a draguée avec beaucoup d’élégance, je pourrais même dire de délicatesse. Il a fait de petites mimiques lorsque je donnais les consignes de sécurité, non loin de lui. Il s’est arrangé pour me demander ceci et cela, pour me taquiner gentiment, et pour m’inviter à déjeuner en sortant de l’avion sans être entendu de mes collègues. Je ne repartais pas tout de suite de Nice.

Dès ce jour-là, j’ai voulu me marier avec lui. Parce que je l’aimais déjà, pour son intelligence, son humour léger, son sourire.

J’ai épousé Émilien pour ce qu’il dégageait, lui, et pas un autre*.* Le problème, c’est qu’il ne dégageait pas d’emblée tout ce qu’il est.

Mais n’est-ce pas toujours comme ça ?

## CHRISTOPHE

J’ai vu arriver Émilien et Patricia. Émilien m’a guetté et maintenant c’est lui qui a été alpagué et qui n’est plus disponible. Patricia est entrée dans l’église. Je l’ai vue me jeter un rapide coup d’œil lorsqu’elle est passée à quelques mètres de moi. J’ai cru qu’elle allait me faire un signe, esquisser un sourire. Rien de tout cela. Par moments, j’ai l’impression qu’elle me bat froid. Que sait-elle ? Elle voyait encore Armande de temps en temps. Mais Armande elle-même savait-elle ? Indice.

J’ai du mal à revisiter ma relation avec Armande. Déjà parce qu’elle est terminée depuis longtemps. Et elle l’est vraiment car, après le divorce, je ne l’ai presque jamais revue. Difficile pour moi de dire à quel moment nous nous sommes éloignés l’un de l’autre. Lorsque je me suis aperçu qu’elle avait des aventures, j’ai réalisé que cette cassure remontait dans le temps. Et je ne peux pas dater sa naissance, fut-ce de manière approximative. Je suppose que pendant un bon moment je n’ai rien voulu voir. Mais c’est évident qu’il y avait une grande distance entre nous. Je voulais croire que c’était parce que nous étions devenus un vieux couple. Je voulais croire que les flammes de nos débuts s’étaient transformées en braises. Les braises de notre foyer, de tous les foyers. Mais, en mon for intérieur, je savais que c’était inexact. Notre relation n’avait pas évolué, comme je voulais le penser jusqu’à nos toutes dernières années. Elle était morte.

**TOUS**

Elle était morte.

Et depuis belle lurette. Ce qu’il en restait, et qui pouvait faire illusion, pour les autres, et aussi pour moi, c’était l’écorce. Les apparences d’un couple. Sous cette écorce, il n’y avait plus de tronc. Que du vide. Armande, elle, en était pleinement consciente. Indice.

Pourquoi ne me suis-je pas aperçu de tout cela bien plus tôt ? Nous aurions pu dialoguer, nous pardonner, et peut-être sauver notre couple. Autre vie possible. Au lieu de cela, j’étais dans le déni. Je voyais vivre un amour qui n’existait plus, de la même façon que l’on voit encore briller dans le ciel des étoiles mortes depuis des millénaires.

**MARGAUX**

Ce soir on va diner tous ensemble, les parents, Aubin, Renaud et moi.

**RENAUD (OFF)**

Je pense à eux. Ils sont à l’enterrement d’Armande. Ils croient que je ne la connaissais pas mais je sais très bien qui elle est. Elle est importante. Ce soir on va diner tous ensemble, avec Aubin et Margaux. Il me manque.

**MARGAUX**

Ce soir on va diner tous ensemble, les parents, Aubin, Renaud et moi.

 C’est rare. Aubin, on le voit à Noël. Et je ne lui jette pas la pierre car moi-même, qui habite à deux pas des parents, je passe parfois trois semaines sans les voir. La famille, je me demande si cela existe pour de vrai. Certes, je suis attachée à mes parents et à mon frère, même si on n’est pas hyper-proches. Mais je les aime comme j’aimerais sans doute d’autres personnes avec qui j’aurais vécu longtemps et avec qui je partagerais des souvenirs.

Mes parents ont réussi pour partie leur relation. Même si c’est souvent plombé entre eux, même s’ils ne se parlent pas toujours gentiment, on voit que s’ils vivent toujours ensemble, au bout de près de trente ans, cela a un sens, malgré tout. Lorsque j’ai trouvé mon appartement de la rue Monge, il m’a fallu leur caution. Le proprio était pressé, même s’il a finalement attendu. Papa n’était pas là, ni joignable (comme souvent, lorsque j’étais enfant), je ne sais plus pourquoi. Il se débrouille encore parfois pour ne pas l’être, ce qui est un tour de force avec les nouvelles technologies. Lorsque maman m’a dit ça au téléphone, j’ai gueulé, car j’ai eu peur de ne pas avoir l’appartement, que j’adorais déjà. Ma mère a été cash : elle m’a répondu, un peu sèchement, ce qui n’est pas dans ses habitudes, que mon père n’était pas à ma disposition. Et là… comment dire ? Je l’ai sentie solidaire. J’ai compris que si on attaquait papa, on s’en prenait à elle. J’ai bien vu qu’elle l’aimait toujours. C’était spontané, un peu tripal.

En revanche, ce qui n’est pas spontané du tout, c’est ma relation avec Aubin, ou les relations des parents avec chacun d’entre nous. Exemple : la vie privée. On ne sait rien de celle d’Aubin. Merde ! Il a vingt-six ans ! Il n’a jamais mentionné une copine – ni un copain ! Et après on dira qu’on peut tout dire à sa famille ? Et moi, il faut bien le reconnaître, c’est pareil. C’est vrai, j’ai un paquet de raisons de ne pas parler de Simon. Mais il faut bien admettre que ces raisons sont aussi des excuses, et que je n’ai pas envie de leur raconter ma *life*. Pourtant, je n’ai pas de vrais reproches à faire à mes parents. Ils étaient présents, ils s’occupaient de nous, de nos études. Et malgré tout ça, il y a un courant d’air frais entre nous. On voudrait que la famille soit un refuge, une zone de liberté, et en fait c’est un système avec des non-dits mais aussi un *modus operandi*, des contraintes.

**TOUS**

On voudrait que la famille soit un refuge, une zone de liberté, et en fait c’est un système avec des non-dits mais aussi un *modus operandi*, des contraintes.

**MARGAUX**

Bref, tout ce que je n’aime pas !On a beau tourner la mayonnaise dans tous les sens, le seul vrai problème c’est qu’on a besoin des autres. Et les autres = galères.

D’un coup, tout cela me pèse. Je souhaiterais être ailleurs. J’en ai marre des pierres lourdes à porter. Je n’ai plus envie d’angoisse. Je n’ai plus envie de tristesse.

La mort, je sais qu’elle existe, mais je voudrais qu’elle se planque, qu’elle se fasse oublier. C’est déjà compliqué de vivre, de se battre tout le temps et pour tout. Pourquoi faut-il en plus qu’il nous soit sans cesse rappelé qu’on fait ça pour rien ?

**TOUS**

Pourquoi ?

## ARMANDE

En fin de compte, j’ai passé ma vie à mentir. Indice.

Mon premier mensonge était social. Mon image était une image lisse, souriante. Derrière, j’étais rageuse, frustrée, piégée. Si j’avais été une battante, j’aurais fichu le camp. J’aurais même laissé Blanche et Lucie à Christophe. Pourtant, je les aime. Je ne suis pas restée pour elles, ni même à cause d’elles, mais faute de courage. C’est beaucoup moins glorieux.

Mon second mensonge était plus intime, celui que j’adressais à mon mari et à mes filles. Christophe savait que j’avais ma petite vie, même s’il ne m’en a jamais parlé. Je crois bien que les filles le savaient également. Je dis « petite » vie car c’était minable ces cinq-à-sept avec tel ou tel mec qui ne me respectait pas, et que je ne respectais pas davantage d’ailleurs. Je leur donnais à croire que tout cela me convenait alors que non, bien entendu.

Mon troisième mensonge était plus intime encore, il était destiné à moi-même. Je feignais de croire moi aussi que tout cela m’allait bien : la vie avec un homme que je n’aimais plus, des liaisons superficielles, parce que, n’envisageant pas de quitter Christophe, je ne voulais pas prendre le risque de tomber amoureuse, ce qui me laissait amère car je souhaitais tellement mieux. Mais je ne voulais pas me l’avouer. Plus le temps passait, moins je le voulais. Lorsque j’étais en terminale, je ne me souviens plus à quel propos, notre prof de philo nous avait parlé du type qui attendait le bus qui ne vient pas. Plus il attend, moins il envisage de partir. Pas seulement parce que le temps qui passe le rapproche de l’arrivée du bus. Aussi, surtout, parce que plus l’attente est longue plus elle se viderait de sens s’il l’interrompait : il serait le con qui a attendu trois heures pour rien. Eh bien ! Ma vie, c’est ça : celle d’une conne qui voulait de moins en moins la changer, pour pouvoir se dire qu’elle n’avait pas vécu comme une conne pendant cinq ans, puis dix ans, puis quinze ans, mais qu’au contraire elle avait choisi tout ça.

Qu’ai-je choisi ? Pas grand-chose, à part continuer ce qui était commencé. Je ne me suis bougée qu’en décidant de divorcer. C’est la seule fois où je me suis remuée, mais pas suffisamment ; je n’ai fait que la moitié du boulot, ou même pas. Je dégageais Christophe de mon quotidien, certes. Mais je n’y intégrais rien ni personne qui vaille la peine. Je me suis installée à Nice parce que j’aimais bien cette ville, mais je n’y avais aucun projet précis. Cédric m’avait dit qu’il me rejoindrait là-bas. Il le pouvait puisqu’il est commercial dans l’immobilier. Pendant un à deux ans, il venait régulièrement. Lorsqu’il a espacé ses visites, je me suis rendu compte que je m’en fichais, et sans véritable surprise puisque je savais bien que je n’étais pas amoureuse de lui. J’étais encore jeune, assez jolie, j’aurais pu faire une vraie rencontre. J’aurais pu reprendre des études, me trouver un petit job sympa dans une boutique, que sais-je encore. Je n’ai rien entrepris de tout cela et, chose curieuse, je n’y ai même pas songé. Sans m’en rendre compte, j’étais déjà morte.

Je n’ai jamais donné un sens à ma vie. Je vais même plus loin : je n’étais pas le personnage principal de ma propre existence. Une violence.

## MARGAUX

Mon père fait encore jeune. Toujours plutôt pas mal. Je n’ai jamais sérieusement voulu savoir si mes parents avaient ou non été fidèles. Sans doute pas : qui l’est, en dehors des blaireaux qui ne plaisent à personne ?

Simon, c’était le prototype du mec fidèle. Marié depuis vingt ans à la même femme, trois gosses, et depuis aussi longtemps au moins, cadre puis cadre sup au LCL (il dit encore « le Crédit lyonnais »). Je l’ai rencontré dans l’ascenseur, au début de ma période d’essai. J’ai été flattée qu’un patron s’intéresse à une petite nouvelle comme il en arrive régulièrement. Jusque-là, je savais qui il était, mais lui ignorait tout de moi. C’est parce que j’ai été flattée que je l’ai kiffé direct. Donc une histoire de vanité complètement absurde, au départ.

Et je déguste. Je déguste, ok, mais je m’y attendais. Sérieux ! Quand on sort avec un mec marié, on sait bien que ça va être galère.

*Sur l’écran s’écrit :*

II – Pendant la cérémonie.

## ÉMILIEN

Je pense à Sylvie. Qu’est-elle devenue ? Au début des années 2000, un partenaire breton qui la connaissait m’avait appris qu’elle vivait à Brest avec les deux filles qu’elle avait eues de son second mariage, très vite après notre rupture. Comment vit-elle ? Vit-elle encore, pour commencer ?

J’ai failli tout quitter pour elle et, vingt ans après, il ne reste plus rien. Je croyais qu’elle était la personne que j’ai aimé le plus, mais non. Si je me retourne, si j’analyse, je comprends que je ne l’ai pas aimé davantage.

Je n’ai cessé de varier quant à ma définition du sentiment amoureux, ou de la relation amoureuse pour en arriver, aujourd’hui, à la conclusion qu’il n’en existe pas. Cela ne signifie pas que l’amour n’existe pas. Cela veut dire que, telles certaines créatures de fiction, il change de forme sans prévenir. Il est tantôt ceci, tantôt cela.

## PATRICIA

J’ai hésité à emmener Renaud. Mais il n’y avait pas matière. Il est mieux à la maison. Je lui ai expliqué que les enterrements, ce n’était pas fait pour un petit garçon, sauf s’il s’agissait d’une personne très proche. Et puis Renaud ne connaît pour ainsi dire pas Armande, puisqu’elle a quitté Christophe lorsque j’étais enceinte de lui.

Armande ne m’a jamais expliqué pourquoi elle avait divorcé. Lorsque j’ai essayé de la sonder, elle a éludé. Alors, j’ai respecté. Violences. C’est comme cela qu’on a pu rester proches pendant dix ans. On ne se voyait plus beaucoup, mais toujours avec plaisir. On s’appelait une fois ou deux par mois.

Armande et moi sommes tout de suite devenues amies, même si nous sommes très différentes. C’est bizarre, l’amitié. Je souffre vraiment d’avoir perdu Armande. J’ai beaucoup pleuré. Elle me manque.

Si j’ai pris du champ avec Émilien, ce n’est peut-être pas parce qu’il m’a déçue, en ne faisant pas pour moi ce qu’Armande a fait : comprendre mes points faibles, en tenir compte, composer avec, me donner des outils pour les combattre sans me brusquer. Je me suis éloignée de lui comme de tous mes semblables sauf d’Armande, précisément, car elle est la seule à avoir compris que je ne redeviendrais jamais comme avant et que, pour qu’une partie de moi continue à vivre et, peut-être, je dis bien « peut-être », à être heureuse, il fallait admettre qu’une autre partie était morte.

## ARMANDE

Ce n’est pas parce que j’ai trouvé refuge dans le « pas sérieux » que je ne suis moi-même pas sérieuse. Non seulement je le suis, mais je suis grave. Je suis grave parce que j’ai toujours été dans une révolte sourde. C’est elle qui m’a fait sortir des sentiers balisés et, pour finir, fait quitter Christophe. Sinon j’aurais continué comme j’étais partie, bien gentiment. Ma révolte, ce n’était pas seulement contre Christophe, contre ce qu’il avait fait de ma vie. C’était plus général.

Si je n’ai rien fait en général après la naissance de Lucie, c’est parce qu’on m’a coupé les ailes. Je n’avais que vingt-trois ans, merde ! Indice. J’étais pas follement amoureuse de mon mari mais je l’aimais, j’étais prête à construire, à côté de lui, avec lui. On pourrait me répondre que c’est un peu facile tout ça. Qu’on est responsable de sa vie. Que tout ne s’arrête pas parce qu’un conjoint a mis un coup de canif dans le contrat. Mais il y a coup de canif et coup de canif. Et ce qu’a fait Christophe, c’était un choc, mais aussi une grosse, très grosse surprise, malgré tout. Si je n’avais pas vu, je n’aurais certainement pas imaginé. Je me suis dit, genre : « Si ça, c’est possible, plus rien ne veut rien dire. » Indice. J’étais trop jeune pour rebondir parce que c’était déstructurant pour moi.

Finalement, Patricia est plus forte que moi. J’étais convaincue que c’était elle la gamine, qui ne se posait aucune question, et moi la grande à qui on ne la faisait pas. Mais non, c’était l’inverse. Patricia a su cultiver son jardin. Certes, elle n’y a pas découvert les mêmes orties que moi dans le mien, et pourtant… bref ! Elle l’a cultivé et ça a marché. Ce n’était pas que de l’aveuglement parce qu’aujourd’hui encore, même après ce qui lui est arrivé, elle continue à le faire. Ça l’apaise, certainement. Et cela profite à Émilien, et à leurs enfants. Patricia fabrique du bonheur avec le matériau dont elle dispose. Au moins, elle essaie.

**PATRICIA**

Je me suis éloignée d’Émilien mais il n’est pas devenu un étranger, comme Christophe avait fini par le devenir pour Armande. Émilien reste clairement mon mari, l’homme de ma vie. Il m’a déçue, c’est vrai. Mais c’était lui, pas un autre.

Tenez, maintenant, il est à mes côtés. Et c’est sa place. On le sait tous les deux. C’est cela qui fait un couple : le fait de se savoir à sa place l’un à côté de l’autre même si… même si… c’est terrible de se l’avouer, cette place est loin d’être aussi ensoleillée que l’on voudrait.

## AUBIN

Si je suis arrivé un peu en retard à l’enterrement, c’est parce que je n’avais pas envie de me retrouver sur le parvis à parler d’Armande, à entendre qu'elle était comme ceci et comme cela. Inévitablement, je vais avoir droit à tout ça à la sortie de la cérémonie et au pot (est-ce le bon mot ?) servi chez sa mère, mais deux fois au lieu de trois, et c’est amplement suffisant. En plus, sans vouloir absolument me la jouer différent des autres, je suis certain que je ne vois pas Armande comme eux.

Les très proches, ses filles, sa mère, ont déjà embaumé Armande dans leur tête. Mais, pour les relations, pour les amis, il n’y a pas d’embaumement. Il y a autant d’Armande que d’individus.

**MARGAUX**

Armande, c’était les jeux.

**PATRICIA ET CHRISTOPHE**

 Armande, c’était la femme infidèle.

**AUBIN**

Moi, tout ça, je m’en fous un peu. Ce qui m’a toujours intéressé, chez Armande, c’est qu’elle avait tout compris. C’est l’impression qu’elle me donnait. C’est parce qu’elle savait faire ce que si peu de gens maîtrisent : observer les autres. Armande était un chat.

Au bord de la piscine, les yeux mi-clos, elle nous écoutait, elle nous regardait. Si elle proposait un scrabble ou un water-polo, ce n’est pas parce qu’elle y aspirait (elle perdait tout le temps), c’est parce qu’elle voyait qu’on s’ennuyait avant même que l’on ne boude. Papa et Christophe, non : ils lisaient *Le Point* ou commentaient tel ou tel événement qui les intéressait, eux. Maman somnolait avec *Elle* posé par terre à côté de la chaise longue. Maman est attentive, attentionnée. Elle va nous préparer ce que nous aimons, elle nous soignait patiemment quand nous étions malades. Mais c’est (je ne dis pas cela de façon méprisante) l’attention de la lionne pour ses lionceaux. Armande avait un altruisme ciblé, réfléchi, raisonné. Ce qu’elle faisait à tel moment, elle ne le faisait pas à tel autre. Ce qu’elle faisait pour l’un, elle ne le faisait pas pour l’autre.

*Sur l’écran, Aubin fait ses devoirs, il est à la traine, engueulé par son père, ça devient contreproductif. Armande arrive. « J’emmène Aubin en courses. J’ai besoin de quelqu’un pour porter les paquets. » « Pourquoi Aubin ? » demande Blanche. Armande botte en touche avec cette légèreté bien à elle : « Je t’en pose des questions ? ».*

*Fin du film.*

Un été, j’avais treize ou quatorze ans, elle m’a dit : « Ton père est triste, va donc lui parler. » J’ai su qu’elle disait vrai. J’y suis allé. J’ai été bien accueilli par papa. Je ne l’aurais pas vu de moi-même. Pour moi, c’était maman qui était triste. Papa, c’était papa, une constante, comme l’eau bleue de la piscine ou le pin parasol à côté.

Armande m’a appris à regarder les autres, sans doute parce qu’elle avait relevé, en m’observant, que j’avais un petit don pour ça. Je lui dois donc beaucoup.

Et puis, je suis convaincu qu’Armande est la première à avoir compris – pour moi.

## CHRISTOPHE

Armande, j’avais cru que j’aurais une vie facile avec elle. Une vie légère. Je me souviens que pendant les premières années, tout coulait de source, et source de plaisir. On s’est mariés vite, on a eu Blanche tout aussi vite. Pas de débats, encore moins de disputes. Elle était enthousiaste lorsqu’on a décidé de monter la boîte. On a passé nos premières vacances à Carrouges. Nos amis venaient juste de se marier. Cet été-là, c’était le bonheur. Peut-être parce que personne ne mentait encore à personne. Indice. On ne peut être heureux que dans la pureté. Et nous étions purs. Chacun était à sa place, dans sa vie, dans sa relation avec l’autre. L’été suivant : même décor, mêmes personnages, plus Aubin et Lucie dans le ventre d’Armande. Mais nous n’étions plus purs. Tout avait changé. Le serpent du mensonge s’était infiltré dans notre paradis terrestre. Nous ne le savions pas. Enfin, nous savions que le serpent était là, Émilien et moi. Mais nous pensions qu’il était compatible avec notre félicité. Nous étions dans l’erreur.

On se dit parfois : si c’était à refaire… Eh bien, si c’était à refaire, je referais peut-être de même, mais je réfléchirais avant, et je serais plus attentif après.

## ÉMILIEN

Armande, dans ce cercueil.

C’est elle mais en même temps, tellement pas elle.

Mon dernier défunt, avant elle, c’était Patrick. Et celui avant Patrick… Non, je ne veux pas y penser. Ou, plutôt, il n’est pas nécessaire que je convoque cet avant-dernier mort ici et maintenant, puisqu’il est avec moi en permanence. Indice La mort plane.

Patrick mort, c’est comme Armande morte : c’est tellement incongru.

Patrick, comme Armande, c’était la vie. Parce que le mouvement. Parce que la légèreté. Parce que la gaîté.

Ils étaient jeune. Trop jeune pour mourir. Qu’auraient-ils vécu s’ils avaient vécu ? Qui seraient-ils devenus ? Ce sont peut-être ces questions qui sont les plus douloureuses. En même temps, ça leur va bien, à l’un comme à l’autre, de ne pas avoir vieilli. Vieillir, c’est transiger et je ne peux pas m’empêcher de croire que s’ils sont partis avant, c’était aussi pour ne pas avoir à transiger.

Sans doute voulaient-ils un truc net. Une fin rapide, après une vie courte.

## CHRISTOPHE

En fait, je m’en rends compte maintenant, cela fait bien longtemps que j’avais renoncé à Armande : bien longtemps avant qu’elle ne meure – et bien longtemps avant qu’elle ne me quitte.

Si je regarde bien, je n’ai fait que renoncer dans ma vie. Indice et violence.

J’ai renoncé à l’adultère il y a longtemps. Là, c’était conscient. Je croyais que j’en avais fait le tour. Et puis, le mensonge ne me convient pas. Émilien a beaucoup menti, à Patricia et aussi à lui-même, sans doute. À l’époque, je n’avais pas eu l’impression d’une perte. Je me représentais ma décision de façon positive : je *choisissais* de me consacrer à ma femme et à mes filles. Seulement, ma femme n’était plus là ; plus vraiment. Alors, j’ai renoncé à la retrouver telle qu’elle était. J’ai décidé que c’était normal. C’était admissible qu’on ne se câline plus, que l’on ne discute plus, etc.

Pourquoi n’ai-je pas retrouvé mon Armande ? Je ne crois pas qu’elle ait jamais rien vu. J’avais toujours été très discret. En réalité, j’ai renoncé à le vérifier. Je n’ai pas voulu l’interroger. Là encore, je n’ai pas voulu me donner l’occasion d’être contredit dans ce que j’avais décidé : tout allait bien. C’est le nœud du crime.

Après, j’ai renoncé à m’interroger moi-même, à me demander si j’étais heureux. Je ne l’étais pas. Mais, ça encore, je ne voulais pas le savoir. Je pratiquais la méthode Coué.

Si je fais le bilan de ces deux dernières décennies, il y a eu quoi ? Le boulot, les filles, Émilien (mais Émilien, c’est beaucoup le boulot)…

J’aurais dû divorcer bien avant qu’Armande ne le décide, ou alors essayer de la reconquérir.

Ce qui est curieux, je ne me l’explique pas vraiment, c’est que j’ai continué à renoncer après son départ. Si j’exclus un coup de folie, une parenthèse enchantée, pas le début d’une nouvelle vie – je l’ai su dès le départ, juste après mon divorce. Et, puis, je ne l’avais pas décidé. C’était venu à moi et je m’étais laissé faire. Après, le calme plat. J’ai renoncé à rencontrer quelqu’un. Je me suis installé dans mon nouvel appartement, en vieux célibataire. Pas de site de rencontres, pas de sorties dans les bars ni d’aventures. La même vie qu’avant, en plus petit.

A y bien réfléchir, si j’ai autant renoncé c’est par lâcheté, par peur de souffrir. Lorsque j’ai vu Émilien en larmes, à plus de quarante ans, parce qu’on l’avait plaqué, je me souviens m’être senti satisfait de ne plus pouvoir me trouver dans ce genre de situation.

Je me suis gouré. On ne vit pas mieux en se mettant sous cloche. On vit moins bien, au contraire. On vit moins bien parce qu’on vit moins. La solution.

**TOUS**

On ne vit pas mieux en se mettant sous cloche. On vit moins bien, au contraire. On vit moins bien parce qu’on vit moins.

## ARMANDE

Patricia est très loin d’être une conne et sa naïveté, quelque part, est sans doute mâtinée d’opportunisme.

La première fois que j’ai vraiment pensé à elle, dans toute notre histoire, c’était à un concert. Il y a eu un signe. Émilien été assis quelques rangs devant Patricia et moi, avec des client et il a eu un geste. Il lui a caressé la main, c’était bref mais clair.

Certes, il faisait sombre, et sans doute pensait-il ne pas pouvoir être vu. Mais moi, je l’avais bien vu. Alors, pourquoi pas Patricia ? Patricia regardait droit devant elle.

Elle regardait les musiciens. J’ai été tentée de lui parler. Cela aurait été du genre : « Je suis malheureuse et toi, ma vieille, sois-le aussi ! » Je ne l’ai pas fait. J’aimais déjà beaucoup Patricia. Je ne voulais pas qu’elle souffre. Et puis, j’ai eu peur des conséquences. Violences. Je ne crois pas qu’à l’époque Patricia aurait réagi comme moi. Je crois qu’elle aurait demandé le divorce.

Avec le recul, je pense vraiment que Patricia n’a rien vu même si, sur l’instant, je m’étais demandé si elle n’avait pas choisi de ne pas voir. Indice.

Beaucoup plus tard, j’ai essayé de la sonder, en faisant allusion à d’éventuels coups de canifs de nos maris dans leurs contrats. Elle rigolait ou bien elle haussait les épaules. Manifestement, elle n’y croyait pas. En tout cas, elle avait décidé de ne pas s’intéresser au sujet.

**PATRICIA**

Ce qui était compliqué avec Armande, c’est que l’on pouvait parfois se demander s’il n’y avait pas du vrai dans ses provocations, s’il ne s’agissait pas pour elle d’un moyen de faire passer des messages.

## ÉMILIEN

Parmi mes proches, il y de plus en plus de disparus: le grand Jehan, Patrick, et maintenant Armande. Sans parler du décès qui m’a le plus touché, bien entendu. Indice**.**

C’est peut-être ça vieillir. Mais il me reste encore pas mal d’années à vivre.

Il faudrait réagir. Mais je ne vois pas très bien comment.

Lorsque Renaud est né, je suis devenu fidèle. Je m’y suis tenu depuis. À l’époque, je me racontais que je faisais un retour aux fondamentaux, que je me débarrassais des parasites qui pouvaient m’en distraire. Et que les fondamentaux, c’était Patricia – et les enfants.

Patricia est importante, c’est vrai. Mais est-ce vraiment parce qu’elle est importante que j’ai arrêté de la tromper ? N’est-ce pas aussi, surtout, pour ne pas m’exposer au risque d’un refus ?

Pour bien vieillir, il faut beaucoup réfléchir, pour trouver d’autres trucs, pour se réinventer, réinventer les relations avec ceux qu’on aime, avec sa femme, pour commencer.

Sinon, on va dans le mur.

## MARGAUX

Ce qui m’anime, ici, maintenant, c’est la colère.

Armande est morte. On est tous là en mode enterrement, style « c’est triste mais la vie continue ». Oui, elle continue, mais plus pareille, moins belle. Et encore, ce n’est pas ma meilleure amie, ce n’est pas ma mère. Si c’était ma meilleure amie, ou ma mère, ce serait pareil. Il faudrait accepter, et la fermer alors qu’on a envie de hurler.

Tout à l’heure, je me disais que mon histoire avec Simon, finalement, ce n’était pas si mal. Que j’y trouvais mon compte. Maintenant, je ne sais pas si c’est le fait d’avoir un cercueil devant moi, je me dis que non.

*Patricia est chez elle, plus jeune, elle est seule.*

*Émilien est avec Sylvie.*

*Patricia attend quand Émilien est avec sa maîtresse.*

Simon m’aime, ok. Je l’aime, ok. Je ne discute pas de ça. Mais ma situation n’a rien à voir avec la sienne. Quand il est disponible (une nuit, parfois, un week-end, une fois), je le suis aussi. Quand il m’appelle, je décroche. Il est le numéro un dans ma vie.

Je ne suis pas le numéro un dans la sienne. Il y a sa femme. D’accord, il dit qu’il ne l’aime plus. Mais c’est facile à dire. C’est avec elle qu’il dort et qu’il fait des projets. Il y a ses trois enfants, dont il parle continuellement.

**MARGAUX ET PATRICIA**

Je ne dis rien. Je rumine. Parce que je ne veux pas être une hystérique. Parce que je veux être une fille cool. Parce que je ne veux pas qu’il pense que pour moi il est le centre du monde. Mais surtout parce que je ne veux pas le perdre.

**MARGAUX**

Et je sais que, comme tous les mecs, si ça devient compliqué il partira.

Pourtant, je me dis, merde ! Je n’ai que vingt-trois ans !

**ARMANDE**

Je n’avais que vingt-trois ans, merde !

**MARGAUX**

L’autre jour, on s’est tout de même un peu engueulés au téléphone. Simon s’était décommandé à cause d’un de ses enfants.

On peut se jouer l’air qu’on veut mais n’empêche : ce qui n’est pas équilibré ne peut pas être heureux. Indice.

**ÉMILIEN**

Très jeune, je niais ma composante homosexuelle. Plus tard, je l’ai admise, mais je la voulais accidentelle. Quand j’ai rencontré Patrick, je me voyais encore comme un hétéro qui fait de rares incursions dans une autre sexualité. Il m’a fallu longtemps pour admettre que, physiquement, je préférais les hommes, même si je peux être attiré par une femme. J’ai été terriblement attiré par Sylvie.

Aujourd’hui, j’aurais le courage de me situer dans une échelle entre hétérosexualité et homosexualité, mais, à supposer cela possible, je n’en aurais pas envie. On est celui qu’on est, un point c’est tout. Je suis enfin venu à bout de mon souci de définition. Indice.

Christophe n’a jamais su pour moi et Sylvie. Mais il a su pour Patrick, qui était notre stagiaire, et avec lequel il m’a surpris au bureau en pleine action. Patrick, je l’ai aimé. Quand il m’a quitté brusquement, j’ai été désespéré. Christophe m’a compris et soutenu. J’ai vu là toute la grandeur de Christophe. C’est lui qui m’a aidé à récupérer.

**AUBIN**

Je me fous de « réussir » au sens classique. Il y a des choses qui comptent pour plus moi. Quoi ? Les sentiments d’abord. C’est en eux que réside le sel de la vie. Je ne suis pas amoureux en ce moment, soit. Mais les sentiments, ce n’est pas que cela. Même si c’est hyper-important. Il y a aussi ceux que l’on a pour ses parents, pour ses enfants quand on en a, ou pour ses amis. Car, bon, l’amitié et l’amour, quelle différence ?

**EMILIEN (OFF)**

Au sens le plus exigeant, le plus pointu, de la notion d’amitié, je n’ai guère qu’un ami véritable : Christophe. Certes, ce n’est pas seulement un ami. Mais c’en est un. Parce que je l’aime, mais aussi, d’abord, parce que je le connais bien.

**AUBIN**

L’ami qui, matériellement, tient le plus la place dans ma vie, c’est Éloi.

Une fois, j’ai dit à papa que finalement, j’étais comme lui. Il a réagi un peu comme si cette comparaison était insultante. Son argument principal, c’était que Christophe et lui avaient monté une boîte ensemble alors que, pour ma part, je m’étais contenté de rentrer dans celle des parents d’Éloi. Mais on s’en tape un peu de ça, ce que je voulais dire, c’est qu’ Éloi et moi nous étions de très bons amis qui bossaient ensemble, comme lui et Christophe. Je me suis tu car j’ai eu l’impression qu’il était gêné. Je ne sais pas pourquoi. Indice.

En tout cas, je suis heureux de mes choix.

*Aubin est dans son appartement avec Petrus, il le caresse. Un balcon donne sur la rue commerçante. Il est suffisant pour y mettre une table, deux chaises, et y prendre un verre et le petit déjeuner. Petrus file derrière l’appartement dans un beau jardin commun où on va par un vieil escalier envahi de glycine. Aubin suit Petrus. Le jardin est brouillon mais charmant, débordant de fleurs au printemps, avec un mobilier rouillé. Aubin rentre.*

C’est vrai qu’il n’y a aucun grand destin dans tout ça. Mais j’en profite à fond. Un rayon de soleil sur la glycine de mon jardin, le petit déjeuner sur mon balcon avec mon chat assis en face de moi…

**PETRUS**

Je ne le vois pas mais je l’entends. Il est loin mais il pense à moi. Et je pense à lui.

**PATRICIA**

La mort me fait peur. Si elle a fait une fois irruption brutalement dans ma vie à un moment où je ne l’attendais pas, j’y réfléchis bien souvent alors qu’elle ne s’est pas annoncée.

La mort me fait peur.

**TOUS**

La mort me fait peur.

**PATRICIA**

Ma mère a quatre-vingt-trois ans, mon père quatre-vingt-dix. Jeredoute d’être orpheline. Je ne sais pas comment je réagirai. Est-ce normal ?

J’ai peur aussi de la mort d’Émilien. Je ne vois pas ma vie sans lui. S’il n’est plus là demain, ce n’est plus ma vie. C’est celle d’une autre femme. Mon cœur se serre à cette idée.

C’est donc que j’aime Émilien, non ?

M’a-t-il trompée, comme Armande a pu l’insinuer ? Peut-être. Aujourd’hui, je dirais « sans doute ».

Depuis longtemps, c’est Émilien qui assure les rendez-vous en province. Alors, c’était possible, voire facile. J’emploie l’imparfait car, à supposer qu’il ait pu le faire, je ne pense pas qu’il le fasse encore. Depuis qu’est survenu ce qui nous a murés en nous-mêmes, je sens, je sais, qu’une telle déloyauté n’est plus possible. Ça serait hors sujet. Incongru. Et puis, s’il l’a fait, cela ne l’a pas empêché de m’aimer. Mal, certes, mais toujours. C’est sans doute aussi pour cela que moi aussi, en fin de compte, je l’aime – et sans doute mal.

Émilien me prend encore parfois dans ses bras, il peut lui arriver de me dire « je t’aime ». Et il est sincère.

Je ne sais pas si le jour de mon mariage a été le plus beau jour de ma vie, mais c’était certainement l’un des plus marquants. Qu’est-ce que j’étais heureuse ! J’étais folle de bonheur !

J’avais cependant des motifs d’inquiétude : Émilien ne prenait déjà plus la peine de me déclarer son amour. J’y songeais de temps à autre, mais je chassais très vite cette idée. J’ai toujours été douée pour congédier les pensées qui dérangent.

Quelques années plus tard, Émilien a recommencé à être démonstratif, à m’embrasser sans raison, à me faire de petites déclarations. Et, avec des hauts et des bas, cela ne s’est jamais arrêté. Enfin, c’est vrai que maintenant… Mais c’est surtout de mon fait, je crois.

**CHRISTOPHE**

Armande était mon premier amour. Je peux quasiment affirmer que c’était aussi le dernier parce que ce que j’ai vécu d’autre, même si c’était très important, il s’agissait plutôt d’une expérience. Un épisode transcendant, en dehors du circuit amoureux classique. Indice.

J’ai aimé Armande, au moins jusqu’à ce qu’elle me quitte. Jusqu’à ce qu’elle parte physiquement. J’y pensais un peu plus tôt : elle m’avait déjà quitté dans sa tête, et ceci depuis fort longtemps. Tous ces types avec lesquels elle flirtait, ce n’était pas cela qui était important. Même si elle faisait plus que cela avec certains d’entre eux. Ce n’était pas important parce qu’elle n’est partie avec aucun d’entre eux. Lorsqu’elle a fait sa valise, elle n’avait pas encore rencontré ce Cédric. Et elle n’est pas restée avec lui bien longtemps. Si je n’ai jamais abordé avec elle le sujet de notre vie de couple, ce n’est pas seulement faute de clairvoyance. Si je suis vraiment honnête avec moi-même, je dois reconnaître que j’avais vu. Mais je ne voulais pas me l’avouer. Si je l’ai prudemment fermée, c’est beaucoup par lâcheté. Parler d’elle à Armande, c’était aussi parler de moi ; et je ne le voulais pas. Une violence. Un manque de courage. Et une sorte de honte. Vis-à-vis d’elle seulement, car, dans l’absolu, je n’ai pas honte ; je regrette seulement d’avoir fait du mal. Indice.

Lorsqu’Armande est partie, elle a coupé court à toute discussion. Pour elle, c’était inutile de déterrer les vieilles rancunes : sa décision était prise et elle ne reviendrait pas dessus. Et sur le coup, ça m’a arrangé.

Je ne pense pas qu’Armande ait su mais je ne suis pas certain pour autant du contraire. Nos silences n’ont pas servi la vérité. Mais elle a dû avoir des intuitions.

Pourtant, je l’aimais.

La vraie Armande, c’est-à-dire celle que j’avais rencontrée, qui m’embrassait, qui me sautait au cou, n’a jamais disparu. L’autre Armande, celle qui me boudait, qui m’envoyait balader, je l’ai longtemps considérée comme un mirage. Tant qu’a duré notre mariage.

Après… Après je me suis adapté à ma nouvelle situation. Là encore, gymnastique cérébrale, opportunisme psychologique : comme Armande était partie et ne reviendrait pas, donc je devais ne plus l’aimer. Si je suis resté seul, depuis, c’est sans doute en partie parce qu’elle était toujours dans mon cœur.

Maintenant qu’elle est morte, non seulement pour moi, mais aussi pour tous les autres, je vais peut-être aimer ailleurs.

Mais en suis-je encore capable ?

Suis-je encore capable d’aimer.

**TOUS**

Suis-je encore capable d’aimer ?

Suis-je capable d’aimer ?

**ARMANDE**

J’aimerais vous parler du fatum.

Patricia est trop bienveillante pour m’avoir jamais attribué une quelconque part de responsabilité. Je l’avais donc convaincue de venir deux ou trois jours dans le Sud se reposer un an après qu’elle soit à nouveau devenu mère. Elle est arrivée à Nice. Les filles étaient contentes de la revoir. Il y avait une ambiance de pensionnat. Elle devait repartir le surlendemain. Je l’ai persuadée de rester un jour de plus. Une *nuit* de plus.

Sans moi, Patricia aurait été chez elle cette nuit-là. Cela aurait donc été une autre nuit. Suis-je par conséquent responsable de ce qui s’est passé ? Si j’avais été totalement certaine du contraire, j’aurais vécu différemment, après ; mais ce n’était pas le cas.

**ÉMILIEN**

Patrick était hospitalisé à Lyon, dans une unité de soins palliatifs.

Au téléphone, il m’avait simplement dit qu’il voulait me voir. Je n’avais posé aucune question.

Et je suis donc allé le voir.

Quand une personne est vraiment entrée dans notre vie, elle n’en sort jamais. Absente, elle survit à l’état d’image subliminale, prête à reprendre sa place, ou une place, en tout cas.

*Sur l’écran - Emilien entre dans la chambre, Patrick y est seul. Ils s’embrassent, comme deux cousins, et Emilien s’assoit. Patrick est un homme squelettique en toute fin de vie. Assis sur son lit, adossé à ses oreillers, il flotte dans un tee-shirt immense, d’un blanc déjà mortuaire. Sur lui, et même dans la chambre, une seule touche de couleur, quasiment déplacée : un bandana rose vif – Il cache un crâne chauve, ou une chevelure appauvrie.*

*Patrick dit avec un petit sourire discret : « Eh non, ce n’est pas le sida… ». La conversation reprend entre eux, comme si elle n’avait pas été interrompue pendant près de douze ans. C’était un cancer du pancréas.*

Il m’a raconté qu’après m’avoir quitté, il était allé aux États-Unis, il a rencontré Astier et il a vécu avec lui une vraie et belle histoire d’amour. Astier est mort électrocuté, un accident bête. Patrick s’est effondré. Dépression, arrêt de travail, puis cancer. Je ne veux pas faire de lien mais quand même.

Patrick montré des photos sur son téléphone à Emilien. Le Pacifique, des dîners sur une terrasse chez des amis, Patrick faisant du roller, torse nu, musclé sec, cheveux longs et blonds au vent.

*« Tu es blond, maintenant ? »*

Je n’ai pas osé dire « Tu étais blond ? ».

*« Tout le monde est blond en Californie ! »*

**EMILIEN (OFF)**

Mon cœur battait à nouveau.

C’était toujours de l’amour. Maison était bien loin du sexe qui nous avait liés à nos débuts.

On a parlé de moi. De moi depuis nous. De la naissance de Renaud.

Et puis de la suite.

Patrick m’a pris la main.

Et nous avons pleuré tous les deux.

Nous ne nous sommes pas dit que nous allions nous revoir, ni le contraire. Nous savions que le sujet n’était plus à l’ordre du jour.

Douze jours plus tard, lorsque Patrick mourut, j’étais très triste mais tranquille : nous nous étions retrouvés.

Patrick faisait partie de ma famille, au même titre que mes enfants, au même titre que Patricia, que Christophe.

Patrick n’a pas quitté ce monde à cause de la fin de son histoire d’amour. Mais il est mort presque en même temps. Est-ce qu’on peut mourir d’amour ?

Est-ce qu’Armande est morte de non amour ?

**EMILIEN ET TOUS**

Mais c’est cela la famille, la vraie, celle du cœur, la seule qui compte : des gens que l’on a choisis parce qu’on les aime, tout simplement, de façon presque inconditionnelle, de façon générique, parce que notre sentiment ne s’inscrit pas dans une catégorie d’émotions bien précise.

*Sur l’écran : Il risque de pleuvoir. Devant le caveau de famille et pendant que le prêtre égrène quelques mots, beaucoup regardent nerveusement le ciel, fouillent fébrilement leur sac, et/ou échangent quelques mots qui n’ont probablement rien à voir avec Armande. Le quotidien reprend déjà ses droits. On lit maintenant sur les visages qu’il est temps que cela s’arrête et qu’on passe à autre chose.*

*L’image disparait.*

**AUBIN**

Au début j’étais amoureux d’Éloi. Mon cœur battait lorsqu’il apparaissait. Maintenant, je le trouve très bien comme ami. Et je sais que ce serait pareil s’il était gay.

Je n’ai jamais eu d’histoire d’amour. C’est pourquoi le sujet de mon orientation sexuelle n’a jamais été abordé en famille. Si j’étais hétéro, je ne dirais pas d’abord à mes parents, ou à ma sœur, « je suis hétéro » pour dire ensuite « je vous présente Paulette ». Eh bien là, je fais pareil ! Et le moment venu, je présenterai Paulette ou, plutôt, son équivalent. Ce n’est pas que je n’assume pas. J’assume. D’ailleurs, mes amis savent. Les Viguier sont au courant. Ils le sont parce que l’on a des échanges perso que je n’ai pas avec ma famille.

Je sais qu’un jour je rencontrerais l’amour. Je trouverais celui qui me convient. Et je serais loyal et fidèle. C’est une de mes principales ambitions.

Comment les parents réagiront-ils ? Mal, sans doute, sur le moment. Ils se crisperont sous le masque de la tolérance. Ils verront ça comme *un problème de plus*, dont ils se seraient fort bien passés. Mais d’abord, sans doute, ils seront inquiets : pas de diplôme, pas de vrai métier, et pas non plus de vraie famille. Moi, je ne suis pas inquiet.

Où est Armande ? Est-ce qu’elle observe tout ça ?

Je crois que les gens ne prennent pas de recul. Donc ils subissent. Même là, tiens, on est tous alignés avec notre rose. Mais est-ce qu’on se projette ? Est-ce qu’on se projette vers Armande, c’est-à-dire vers une autre dimension ? Ce serait l’occasion. Non ! On s’en protège au contraire. On croit se mettre à l’abri, et c’est l’inverse. Pour se préserver vraiment, il faut regarder au-delà et non pas à côté ou tout juste devant.Idée forte pour éviter les violences.

**PATRICIA (OFF)**

## C’est quand même curieux, ces vacances que nous avons passées ensemble pendant presque vingt ans. C’était au détriment de ce que nous aurions pu réserver à la famille, ou à notre couple ; au détriment des voyages que nous aurions pu faire. Ça s’est mis en place naturellement et, jusqu’à la séparation d’Armande et de Christophe, ça n’a jamais été contesté par aucun d’entre nous. C’est donc que ça nous convenait. Pendant l’année, je me surprenais même parfois à calculer les mois ou les semaines qui nous séparaient encore de ces vacances. Lorsqu’il fallait fermer la maison, que ce soit dans le Sud ou à la montagne, faire nos valises, j’avais toujours du vague à l’âme. J’aime les rituels. Ils me rassurent. Que me reste-t-il aujourd’hui, comme rituel ? Rien. Il y a bien Noël, mais c’est très bref. Généralement, Aubin arrive le 24 et repart le surlendemain. Que peut-on tisser ?

## Est-ce que l’on peut mettre en place de nouveaux rituels maintenant ? Lesquels ? Avec qui ? Non, je ne crois pas. Si c’était si important que ça, il aurait fallu ne jamais les interrompre. Maintenant, il va falloir que l’on voyage davantage, Émilien et moi. Que l’on crée des choses sympas qui nous soient propres. Le défi est de taille parce que, jusqu’à présent, nous nous sommes toujours arrangés pour noyer le poisson de notre intimité. Jusqu’à la naissance de Renaud, nous étions continuellement avec les enfants ou avec d’autres, le plus souvent Armande et Christophe. Ensuite, nous étions avec les enfants, puis avec Renaud, encore petit. Maintenant, on ne peut plus tourner autour du pot. Et je n’ai plus envie de le faire.

J’ai envie de bouger.

Je crois qu’en avançant, on mesure de plus en plus combien la vie est compliquée. Telle solution que l’on croyait acquise ne l’est pas. Ce qu’on avait toujours fait, ce n’est pas du tout ce qu’il faut faire ! Il faut agir tout autrement. On ne peut plus se rassurer parce qu’il arrive un moment où l’on comprend que la vie avance sur des sables mouvants. Solution.

Au lieu de vouloir à tout prix bétonner ce qui n’est pas bétonnable, sans doute devrais-je me dire que c’est cette mouvance, cette inconstance qui, faisant de notre existence une aventure, la rend intéressante.

## ÉMILIEN

Quelques semaines avant la naissance de Renaud, Armande était passée au bureau. Elle était en instance de divorce. Christophe n’était pas là. Elle avait choisi son moment. Elle voulait récupérer des bijoux qu’elle avait dans le coffre du bureau de Christophe. On a pris un verre. Je ne la reconnaissais plus. Elle avait les cheveux plus longs. Elle ne persiflait pas. Elle ne souriait pas non plus.

Elle m’a dit que lorsqu’elle attendait Lucie, elle avait fait suivre Christophe. Je n’en avais jamais rien su. Christophe non plus. Je crois qu’il ne sait toujours pas, d’ailleurs. Elle ne m’a pas dit qu’elle quittait Christophe à cause de ce qu’elle avait découvert. C’était tellement ancien, du reste, qu’on peinerait à établir un lien. Mais il y en avait sans doute un. Je le lisais dans ses yeux. Pour la première fois, je voyais de la tristesse dans les yeux d’Armande. Nous aurions pu en voir avant. Mais nous avons été aveugles. Nous avons préféré l’être. L’enchainement des faits. Il ne peut toujours pas le dire. Donc on ne sait pas.

Après, je me suis demandé pourquoi Armande avait voulu me raconter ça. Elle avait parlé sans hargne, avec seulement de la mélancolie, imperceptiblement teintée d’amertume. Elle a avoué qu’elle avait souffert, pendant, après. J’ai senti qu’elle voulait régler un compte.

Jamais je ne m’étais senti aussi proche d’elle. Et pourtant, elle sortait de ma vie.

Tandis qu’Armande me parlait, j’ai pensé à ce que Christophe et moi vivions au même moment. Mais elle en ignorait tout, probablement.

Peut-être qu’encore aujourd’hui les hommes ont toujours tendance à prendre les femmes pour plus connes qu’elles ne le sont. Les leurs, en particulier. C’est ce que Christophe et moi avons fait pendant longtemps. Trop longtemps.

Les cons, c’était nous.

## AUBIN

Armande est morte, ça, c’est certain. Mais ça veut dire quoi, être mort ? À partir de quand l’est-on, exactement ?

Un mercredi de janvier dernier, en début de soirée, mon chat Pétrus est rentré chez moi en titubant. Le temps de l’amener aux urgences vétérinaires, il était comateux, secoué de spasmes, avec les moustaches qui frémissaient constamment. « C’est sans doute un empoisonnement », a dit le véto. On l’a mis sous perf’ et on m’a demandé de revenir trois heures plus tard. Vers onze heures, lorsque je me suis représenté à la clinique vétérinaire, Pétrus était entré pour de bon dans le coma. Le veto était encore là, un type dans la quarantaine, très sympa. Il m’a dit qu’il n’y avait rien d’autre à faire qu’à attendre. Que si Pétrus restait plus de quarante-huit heures dans le coma, on pouvait le considérer comme perdu mais que, jusque-là, il y avait de l’espoir. Je suis rentré chez moi au bord des larmes. Oh ! Allez ! Avouons-le : j’ai versé quelques larmes. J’ai d’abord culpabilisé. Lorsque j’avais tant pleuré, dix ans avant, il y avait une *bonne* raison. Là, il s’agissait *seulement* d’un chat. Indice. Moi-même, avant d’en avoir un, je n’aurais pas compris. Oui, on peut aimer un animal. Ce n’est pas pour autant qu’on n’aime pas les humains. Ces deux formes d’amour peuvent très bien coexister. Au bout d’une ou deux heures, couché dans mon lit, je me suis donné le droit d’aimer Pétrus. Et j’ai vraiment pleuré.

Le lendemain après-midi, je suis allé le voir. L’assistante m’a mené à la cage de Pétrus et m’a dit que le véto arriverait dans quelques minutes. Mon chat dormait les yeux ouverts sur une petite couverture miteuse. Il n’avait pas de regard. On aurait dit un cadavre. Je glissai un doigt à travers les barreaux pour caresser sa patte, rasée pour la perf’. Je lui parlai. Aucune réaction. Le véto est arrivé. Je ne sais plus ce que l’on s’est dit. Mais l’heure n’était plus à l’optimisme.

Le lendemain matin, au téléphone, l’assistante m’a dit que l’état de Pétrus était le même. Elle m’a fait comprendre que le pronostic était très sombre. Je le savais. J’avais surfé sur le Net. Une journée affreuse. Le soir, à la clinique, je suis à nouveau aller le voir avant que le véto ne se présente. Je suppose qu’ils procèdent toujours ainsi. C’est très bien d’ailleurs. Pétrus n’avait pas recouvré sa conscience. Il avait toujours les yeux ouverts. J’ai trouvé son regard un peu moins vide, mais je me suis dit que je me faisais peut-être mon film. Pourtant, lorsque j’ai mis mes mains en cornet pour lui murmurer « Tiens bon, Pétrus ! Je t’aime ! », il m’a semblé le voir frémir imperceptiblement. Le véto est arrivé. Je pleurais un peu. Il a été très doux, mais il m’a dit que tout était dans le rouge. Lorsque je lui ai demandé s’il restait un petit espoir, il m’a répondu que non. Je ne me sentais pas le courage de donner l’ordre de débrancher Pétrus. Nous sommes convenus, le véto et moi, de laisser passer la nuit pour que je puisse apprivoiser l’idée, et que je reviendrai le lendemain matin. « Il sera peut-être parti de lui-même dans l’intervalle », a dit le véto.

Le samedi matin, lorsque je suis arrivé à la clinique, j’étais effondré. J’avais passé la nuit à penser à Pétrus, à l’endroit où j’allais l’enterrer dans le jardin. À l’accueil, une autre fille que celle que j’avais vue officiait. Il y avait du monde. L’attente était affreuse. Lorsque mon tour est venu, et que j’ai nommé mon chat, la fille m’a dit : « C’est pour un départ ? » J’ai presque ricané. « Je ne crois pas, malheureusement. » Quelques minutes plus tard, elle m’a fait signe. Elle ne m’a pas proposé de descendre à la salle des animaux. J’y ai vu la confirmation de ce que je redoutais. Je n’osais poser aucune question. Elle a ouvert une porte. Le véto se tenait debout derrière une table. Sur la table, Pétrus, debout, miaulait.

Inutile de dire ma joie ! Et ma stupéfaction. Le véto a été très humble. Il m’a dit que j’avais sauvé la vie de mon chat en lui octroyant ce sursis et, peut-être, en lui faisant entendre ma voix : la veille, Pétrus avait manifesté les premiers signes de réveil immédiatement après mon départ.

Cette histoire m’a fait beaucoup réfléchir. Si j’avais écouté le véto, le vendredi soir, on aurait débranché Pétrus et il serait mort. Le cas pourrait se produire avec un être humain.

## PETRUS (OFF)

Je l’entends beaucoup, là. Mais il ne me parle pas. Il est toujours loin. Il me manque.

## ARMANDE

Pour être capable de bien donner aux autres, y compris, surtout peut-être, au conjoint, aux enfants, il faut avoir fait le plein. Le plein d’amour, de joie, d’expérience. Sinon, on donne quoi ?

Lorsque je me suis mariée, j’étais vide. Ensuite, le peu que j’avais réussi à emmagasiner a été abîmé, pollué. J’ai essayé de me rattraper avec de l’humour, en chatouillant les gens pour les faire rire, en étant parfois celle qui peut les écouter. Sans doute ai-je à peu près réussi dans ce registre. Mais cela ne m’a pas suffi. J’aurais voulu donner plus. Donner plus et recevoir plus. Je dis bien : « donner plus *et* recevoir plus » – pas « donner plus *pour* recevoir plus ».

Quand je revois ma vie, j’ai l’image de robinets fermés, ou à peine ouverts. Je donnais avec parcimonie – parce que je ne savais pas faire autrement. Je recevais avec parcimonie – parce que, sous mes airs décontractés, j’étais fermée. Je croyais me protéger en me blindant. Indice. Je sais que c’était une erreur. Quels que soient les coups que l’on reçoit, il faut s’ouvrir. Non pas pour recevoir d’autres coups, mais parce que c’est la seule façon de recevoir le bien.

**TOUS**

Quels que soient les coups que l’on reçoit, il faut s’ouvrir. Non pas pour recevoir d’autres coups, mais parce que c’est la seule façon de recevoir le bien.

*Sur l’écran s’écrit :*

III – Après la cérémonie

## CHRISTOPHE

Blanche, ma chérie. Je ne sais pas si je t’aime parce que tu es ma fille. Peut-être. Sans doute. Mais je t’aime. Je me revois dans cette pièce, avec tes grands-parents qui avaient à peu près mon âge, et ta mère enceinte de toi, comme tu l’es aujourd’hui d’un nouvel enfant. Nous étions gais. Tout était ouvert. Je voudrais tellement garantir qu’il en soit ainsi pour toi toute ta vie. Que tu ne sois pas piégée comme nous dans une gangue de désillusions nées de nos égoïsmes, de nos lâchetés, de notre irresponsabilité et de nos certitudes absurdes. Violences. Comment puis-je te protéger ? Tu es déjà loin de la rive sur laquelle, toute jeune adulte, je t’ai abandonnée.

Pour les autres, je suis une victime. Je suis celui qui a offert une jolie vie à Armande. Je suis celui qu’elle a plaqué pour se rabattre sur un mec de trente ans. Et, pour finir, je suis celui qu’elle laisse avec deux demi-orphelines.

J’ai envie de dire qui je suis. Un homme pas si bien que ça, pas si raisonnable que ça. Je n’ai pas commis de crime, d’accord. Mais je suis en dessous de celui que j’aurais voulu être – ou à côté. De celui que j’aurais dû être.

Émilien en a fait plus que moi. Mais je crois qu’il est moins dans le remords. Pour lui, quelque part, bifurquer, c’est romanesque. Pour moi, c’est se perdre.

Et je me suis perdu.

Pour ne jamais me retrouver tout à fait.

## MARGAUX

Je ne suis pas du tout certaine de vouloir des gosses. Peut-être que je changerai d’avis à quarante ans, prise de panique, comme tant d’autres. Quand je vois Blanche ou Lucie, j’ai l’impression de voir ma mère en plus jeune. Et ma mère n’est pas un modèle de bonheur pour moi. Je l’ai toujours connue stressée avec des problèmes qui n’en sont pas. Mais je ne suis pas sûre que mes histoires de marchés et de produits financiers soient plus intéressantes.

Il va falloir que je me trouve un but qui me fasse exister plus fort, sérieux ! Il va falloir que j’aie le courage d’envoyer promener les cons, avec leur vie à la con, et que je me découvre une vraie vie. Solution.

Mais, j’ai beau raconter que je m’en fous, je continue à me soucier de l’opinion que les parents ont de moi. Je vois bien qu’ils sont contents que je commence une *vraie* carrière, qui les rassure. Que je ne fasse pas comme Aubin qui, à leurs yeux, se gâche. C’est horrible : s’ils étaient morts, je me sentirais beaucoup plus libre. Solution.

**TOUS**

S’ils étaient morts je me sentirais beaucoup plus libre.

## ARMANDE

Patricia a pris l’habitude de se réfugier dans un flou, un nuage opaque où même les pensées sont réduites au minimum ; car choisir les denrées au marché ou mettre le couvert pour trois, ça n’est pas vraiment penser. Heureusement que Renaud est encore à la maison. Sinon, il n’y aurait plus grand-chose.

Qu’y avait-il avant ? Avant que tout soit bouleversé. Il y avait des bêtises, souvent, beaucoup, qui nous rendaient joyeuses, Patricia et moi. Et même heureuses, à l’occasion. Des bêtises utiles, parce que nous y trouvions du plaisir et parce qu’elles faisaient écran avec ce qu’il avait de décevant, de moche, dans notre vie.

**PATRICIA**

Quand ai-je cessé d’être coquette ?

**ARMANDE**

A un moment, brièvement, j’ai été tentée par un rapprochement avec Christophe. Nous avions organisé une fête pour le dixième anniversaire de la société. Patricia et moi-même avions eu carte blanche pour choisir l’endroit, la déco, le buffet. On s’était amusées comme des folles à organiser la fête et elle avait été très réussie.

A quatre heures du matin, dans la voiture, en rentrant chez nous, Christophe et moi avons devisé. Il n’y avait plus d’arrière-pensées entre nous. Cela ne nous était pas arrivé depuis… pff… J’ai regardé mon mari. Il était juvénile. Il faisait froid mais il avait ouvert la vitre. Ses cheveux volaient. Je me suis dit qu’on allait arrêter nos bêtises. Que tout ça n’était pas si grave. Mais je n’ai pas fait ce pas vers Christophe. Parce que je le savais lui incapable de le faire. Finalement, ce que je ne pouvais pas pardonner ce n’était pas la trahison mais qu’il se satisfasse de la situation qui en avait résulté.

## ÉMILIEN

J’ai bien vu que ma fille fumait. Elle ne s’en cache pas vraiment. Elle est seulement discrète. Pourquoi faut-il que l’on se fasse continuellement du souci pour ses enfants ? C’est terrible parce que, quand ils sont adultes, on ne maîtrise rien. Et on ne peut trop rien dire car ils nous enverraient bouler. Évidemment, lorsque je vois Margaux fumer je pense au cancer et aux problèmes de ce genre. Mais je sais que, pour elle, à vingt-trois ans, sa mort n’est qu’un concept. Avec l’histoire qui est la sienne, on pourrait croire qu’elle y pense un peu, malgré tout. Je suis persuadé que non, qu’elle croit s’en protéger en la défiant, que, pour elle, c’est une façon de lui dire : « Tu ne m’auras pas. Pas maintenant. »

Et puis, j’ai le sentiment que les jeunes sont moins vulnérables que nous ne l’étions. Le monde est plus difficile.

J’aimerais en parler avec mes enfants. Je ne le ferai pas car je ne veux pas leur montrer que je m’inquiète pour eux. C’est curieux, c’est avec les gens que l’on veut protéger que l’on communique le moins sur certains sujets. Peut-être avons-nous tort, peut-être nous rassérénerions-nous mutuellement en échangeant. Violence et solution. Mais c’est ainsi.

**TOUS**

Mais c’est ainsi.

**EMILIEN**

Avant, je parlais beaucoup avec Christophe. De ce genre de thèmes. Il est sans doute l’être humain avec lequel j’ai le plus parlé. C’était avant. Pourquoi est-ce que cela a cessé, ou presque ? C’était à la naissance de Renaud.

Finalement, je critique Patricia, je dis qu’elle s’est fermée comme une huître, qu’elle lèche ses plaies mais, moi, je fais pareil. Sauf que ça se voit moins. Je fais semblant d’être dans la vie. Peut-être va-t-il falloir que j’envisage d’y entrer à nouveau. Mais par quelle porte ?

**TOUS**

Mais par quelle porte ?

## ARMANDE

Lorsque j’étais petite, mon père m’avait expliqué que l’espace était infini. J’avais du mal à comprendre. Il m’avait dit : « Admettons qu’à un endroit, très loin, après la Lune, après Mars, il y ait un mur. Et, alors, derrière ce mur ? Il y a forcément quelque chose. Lorsque ce quelque chose s’arrête, il y a forcément une autre chose après. Donc, ça ne s’arrête jamais. Ca ne *peut pas* s’arrêter. C’est ça, l’infini. »

Je me souviens d’avoir été convaincue. Mais j’avais eu le vertige. L’infini est simple, mais incompréhensible, donc terrifiant.

La mort, c’est du même ordre : elle ne s’arrête pas un jour. On meurt pour l’éternité. La durée d’une vie humaine est nécessairement infime au regard de cette éternité. Et encore, dans mon cas, peut-on parler d’une véritable vie, malgré tout – en temps passé. J’ai eu une jeunesse complète. J’ai élevé des enfants. Lorsque l’on meurt jeune ou, pire encore, très jeune, le décès engloutit la vie, la dissout. Il n’en reste plus que la disparition.

Je pense à Jehan, à cette étincelle soufflée par un vent mauvais à l’aube de ses possibles.

**RENAUD (OFF)**

Il me manque.

## PATRICIA

Y a-t-il quelque chose après la mort ? Comme tout le monde ou presque, je me pose la question. Je me la suis toujours posée mais, bien sûr, je me la pose bien davantage depuis dix ans. Indice.

Je n’ai pas trouvé de réponse. Je patauge dans mon désespoir.

Il faut que je reparle à Émilien et que l’on trouve un moyen de nous aider mutuellement pour nous aider nous-mêmes.

Il vient de me prendre la main. Est-ce un signe ? Ai-je communiqué avec lui sans l’avoir décidé ? J’ai bien l’impression que oui. Alors, si de telles ondes existent, cela ne veut-il pas dire qu’il faut toujours espérer ou, plutôt, ne jamais désespérer tout à fait ?

## CHRISTOPHE

Je n’ai parlé de mon propre chef qu’à la famille d’Émilien.

La famille de mon vieux compagnon est un peu ma famille, même si je les vois moins, même si je les ai tous trahis, sauf mon ami lui-même. Indice. Ah ! Cher Émilien. Nous sommes devenus des quinquas un peu tristes : je suis un homme seul, tu es un homme meurtri. Alors que nous aurions plus que jamais besoin l’un de l’autre, nous nous parlons moins. Mais la relation est intacte. Ce n’est qu’un épisode de plus.

Ce qui fait la richesse de ma relation avec Émilien, c’est qu’elle évolue sans cesse. Et je me dis que c’est sans doute cela qu’il faudrait faire dans un couple : ne pas vouloir à toute force maintenir l’esprit des débuts, ce qui est mission impossible ; mais inverser les priorités, créer et recréer.

Autrefois, j’ai décidé. C’était de la curiosité. Ce n’était pas important. Ensuite, c’est lui qui a décidé. Mais, finalement, j’étais d’accord avec ces décisions, car elles résultaient d’une forme de logique commune, d’une manière de consensus.

## ARMANDE

À l’époque, je n’aurais pas pensé que Christophe pouvait me tromper. Moi-même, je ne songeais pas à l’adultère. Mais enfin, je savais que cela existait, qu’un jour, peut-être, je pourrais être concernée. Ce que je n’avais jamais imaginé, en revanche, c’est que Christophe puisse me tromper avec un homme. D’où le double choc, lorsque je l’ai surpris à l’issue d’un de ses cinq à sept avec Émilien, au-dessus du bureau.

Christophe n’avait rien qui puisse me faire présumer une telle épreuve. Émilien non plus, du reste. L’homosexualité était déjà assez largement admise, mais je voyais ça comme un sujet lointain, pour les autres. En même temps, c’est tellement classique, tellement humain. Il n’y a qu’à observer l’aveuglement d’Émilien et de Patricia vis-à-vis d’Aubin. Et pourtant, Émilien connaît le sujet, bien plus et bien mieux que moi.

La rage, l’humiliation, sont démultipliés par la surprise. Et puis, j’ai eu le sentiment d’être doublement trahie. J’étais trompée, et d’une. Mon mari était malhonnête avec moi depuis le début, et de deux. Je me voyais comme une couverture. C’était un homme qui aimait les hommes et qui m’avait épousée pour faire comme si. Ce n’était pas une impulsion, un accident, que j’aurais pu pardonner. C’est ce que je me suis dit à l’époque. J’étais dans l’erreur. Je croyais qu’on était hétérosexuel ou bien homosexuel. Qu’il n’y avait pas de troisième voie. Alors qu’au fond de moi, je savais que ça n’empêchait pas Christophe d’aimer les femme et qu’il ne trichait pas au lit avec moi. Néanmoins, j’ai continué à entretenir cette image de la trahison, de la forfaiture indélébile. Ça justifiait que je ne fasse aucun effort de réconciliation. Et, au bout d’un moment, j’étais allée trop loin, trop loin de Christophe pour tout remettre à plat. Cela aurait été compliqué. Il aurait fallu beaucoup de volonté. J’ai préféré cultiver une hostilité, d’abord, et ensuite une indifférence qui n’était sans doute pas aussi irrévocable que ce que je voulais croire. Pour maintenir ma position, il me fallait une bonne raison. L’adultère n’en était pas une. L’homosexualité, si.

Comme ça a duré, j’ai pu maintenir cette position. Pourtant, ça a duré, c’est surtout parce qu’ils étaient amis. Ils l’étaient avant cet histoire. Ils l’étaient après. Cette relation était compatible avec leurs couples. La preuve, c’est qu’Émilien et Patricia y sont arrivés. Ce n’est pas par hasard qu’ils ont décidé d’avoir un autre enfant après plus de quinze ans de mariage, au moment même où je décidai de divorcer. Car je sais que ce n’était pas un accident.

Ce qui est curieux, car, j’ai davantage de doutes sur la sexualité d’Émilien que sur celle de Christophe.

Un jour, lorsque j’étais en instance de divorce, en fin d’après-midi, alors que je savais que Christophe n’était pas au bureau, j’ai téléphoné à Émilien pour m’assurer qu’il y était. Je devais prendre des bijoux qui étaient dans le coffre de mon mari. Mais c’était un prétexte. J’avais un compte à solder et, curieusement, c’est avec lui que je voulais le faire.

Je le trouvais moins responsable. Mais c’était une erreur. Entre Patricia et Christophe qui ne voulaient rien voir, et Émilien et moi qui ne voulions rien dire, nous formions un sacré quatuor d’handicapés.

Mais cela a marché. C’était comme une famille avec des secrets, des zones obscures, mais unie malgré tout.

J’aurais pu faire en sorte que ça se passe autrement.

J’aurais dû faire en sorte que ça se passe autrement.

## ÉMILIEN

À nouveau dans la voiture avec Patricia. On a un peu parlé. Puis, j’ai remis la radio.

On a reparlé d’Armande, bien entendu. Le problème, c’est que Patricia n’a pas tous les éléments. Elle s’interroge comme moi : Armande a-t-elle mis fin à ses jours ?

**TOUS**

Armande a-t-elle mis fin à ses jours ?

**EMILIEN**

Armande a-t-elle mis fin à ses jours ? Cette question, tout le monde se la pose. Moi, j’ai une seconde question : si Armande a attenté à ses jours, fût-ce par négligence, c’est parce qu’elle était malheureuse et, dans ce cas, quelle a été ma part dans ce malheur ?

Tant que Christophe et elle étaient ensemble, je ne m’interrogeais pas trop sur la femme de mon ami. Depuis la fin de ma première liaison avec lui, Christophe était strictement fidèle. Et cet adultère avait duré peu de temps, finalement, à peu près trois ans. Je me disais donc, les rares fois où j’y pensais, que Christophe était un bon mari et je donnais le mauvais rôle à Armande. En plus, nos vacances se passaient bien, même très bien. Pour moi, et aussi pour Patricia et Christophe. Les non-dits, les trahisons, ne tuent pas tout.

*Sur l’écran et dit par tout le monde :*

*Les trahisons ne tuent pas tout.*

*Les trahisons ne tuent pas.*

*Les trahisons ne tuent.*

*Mot tus.*

*Motus et bouche cousues.*

*Les trahisons tues.*

*Les trahisons tuent.*

*Tout.*

*Un.*

*Chacun.*

**EMILIEN**

Depuis qu’elle m’a dit qu’elle savait, c’est plus compliqué. En plus, elle m’a avoué qu’elle en avait souffert. Certes, elle aurait pu partir bien plus tôt. Elle a fait le choix de rester. Mais je ne peux pas m’empêcher de penser que, peut-être, le mal a lentement corrompu son âme, jusqu’au moment ultime. Pourrais-je être, dès lors, responsable de deux morts ? La sienne et celle du grand Jehan ?

En aimant, en aimant mal, en cessant d’aimer, on fait des dégâts. Cette idée me hante désormais un peu plus, mais ce n’est que justice : j’ai trop longtemps trop pensé à moi.

Dans les moments de doute extrême, j’imagine même que je pourrais être responsable d’autre chose encore que des deux morts auxquelles je viens de songer. Indice. Du pire, pour moi : si Christophe et moi-même n’avions pas fait ce que nous avons fait Armande serait sans doute restée et, dans ce cas, Patricia ne serait pas allée à Nice. D’accord, l’hypothèse est fragile. L’impensable se serait sans doute produit alors même que Patricia aurait été présente. Indice Mais une hypothèse fragile n’est pas absurde pour autant. La vie est-elle un continuum dont les différents maillons sont indissociables les uns des autres (et j’aurais donc fracassé ma vie et celle de Patricia) ou bien chaque événement a-t-il une existence autonome ?

Parfois, les violences involontaires donnent la mort sans intention de la donner, pour reprendre la terminologie du code pénal. Le grand Jehan et Armande sont peut-être morts d’avoir été brutalisés. Quant à Patrick, c’est la vie qui s’est chargée de le brutaliser, mais le résultat est identique. Oui, sans doute peut-on mourir d’amour, de non-amour, de manque d’amour. L’amour est la seule donnée importante. Le reste ? Des fioritures.

**TOUS**

Le reste ? Des fioritures.

J’ai remis la radio, mais il y a eu un truc entre Patricia et moi. C’est comme avec Christophe : on s’éloigne, parfois, on se rapproche, toujours. Oui, Christophe est bien mon ami. Oui, Patricia est bien ma femme. C’est toujours avec eux que je communique le plus. C’est toujours vers eux que je reviens. Au-delà du sexe, ce qui m’unit à Christophe, c’est quelque chose de l’ordre de la fraternité. Avec Patricia, c’est du même ordre. Ce n’est pas une fraternité de l’esprit au même degré qu’avec Christophe. C’est une connivence du quotidien. Mais c’est tout aussi beau.

**EMILIEN**

Tout à l’heure, Patricia a pris ma main.

**PATRICIA**

Il vient de me prendre la main.

**EMILIEN**

Forcément, nous pensions à notre jeunesse, à notre jeunesse avec Armande. Forcément, nous pensions aussi à notre Jehan.

Jehan. Le grand Jehan. Notre Jehan. Comment l’éviter.

Margaux et Aubin dînent chez nous ce soir. Aubin y dormira, puisqu’il ne repart à Grasse que demain.

Parfois, je me demande si Aubin n’est pas gay. Patricia aussi, peut-être. Mais on n’aborde pas le sujet.

Aubin ne nous a pas mis dans la boucle lorsqu’il a arrêté ses études pour partir à Grasse. Il nous a mis devant le fait accompli. Et il a l’air heureux, tellement moins timide que lorsqu’il était enfant.

Aubin est probablement plus fort que moi, au bout du compte. J’ai d’abord interprété ses choix comme un manque de cran. Pour moi, il se définissait désormais par ce qu’il n’était pas : il n’était pas, ou n’était plus, un homme qui se donnait les moyens de réussir dans la vie. J’ai changé. J’ai changé d’avis. Réussir, c’est peut-être d’abord être soi.

Et Aubin, avec sa légèreté réfléchie mais presque joyeuse, me donne l’impression d’être lui. Suis-je moi-même ?

**TOUS**

Suis-je moi-même ?

Suis-je moi-même ? Pour partie, c’est sûr. Mais pour partie seulement. La partie émergée de mon parcours est celle qui convient à mes parents, celle d’un patron qui a fondé un foyer. J’y ai trouvé mon compte, mais est-ce que cela me correspondait vraiment ? Si la partie immergée avait été émergée, j’aurais sans doute fait moins de dégâts. Le grand Jehan serait peut-être là.

Le grand Jehan serait peut-être là. Et Armande aussi, puisque je ne serais sans doute pas allé sortir du lit conjugal un garçon qui avait autant d’intérêt que moi à la clandestinité.

Patricia dénoue ses cheveux. Combien de fois l’ai-je vue faire ce geste ? J’étais là. Parfois avec elle, parfois loin d’elle – dans ma tête. Souvent menteur.

Et si mon objectif, désormais, c’était d’être un homme bien ?

« Pourquoi souris-tu ? » me demande ma femme.

## MARGAUX

Je devais voir Simon avant d’aller chez mes parents. Et là, il me téléphone pour me dire qu’il ne peut pas venir.

Je lui ai hurlé dessus. Envolées, mes belles résolutions de rester glamour, de ne jamais être hystérique. Le temps que je réalise ce qui m’arrivait, j’étais déjà montée en haut du cocotier. Je ne le regrette pas.

J’ai une nouvelle sensation : je me dis que s’il ne me rappelle pas, ça ne sera peut-être pas plus mal. Sans l’avoir décidé, ai-je voulu l’acculer à la rupture ? Même si ça me fait peur.

Je me rends bien compte que dans la tête de Simon je suis la première, même si je ne le suis pas dans sa vie. Est-ce que c’est de l’amour, ça ?

Je les revois à dix mois. Ils sont par terre dans le salon. Ils jouent à un genre de Lego. Ce jour-là aussi, il y avait de la musique. Je rigole avec eux. Je suis heureuse sans bien savoir pourquoi. C’est marrant, il y a des moments qui marquent alors qu’ils ressemblent à d’autres. Peut-être parce que ce sont des instants d’équilibre, qu’on n’a pas vu venir, et qui nous cueillent, comme ça.

Je m’aperçois que je pleure.

## CHRISTOPHE

J’ai décidé de faire un petit tour au bois de Vincennes. Nous y allions souvent, Armande et moi, au tout début de notre mariage, lorsque nous habitions à côté.

Émilien et Patricia sont partis avant moi. On s’est parlé quelques minutes dans l’entrée, eux, mes filles et moi.

Je sens que je me rapproche à nouveau d’Émilien. Qu’on va pouvoir à nouveau communiquer. Depuis dix ans, on avait pris de la distance l’un vis-à-vis de l’autre. Ce n’est pas parce qu’il m’avait à nouveau sorti de son lit. C’est parce que les événements l’ont amené à se refermer sur lui-même, ou sur son couple.

Je vais retrouver mon ami. Car c’est l’amitié qui nous lie. Entre nous le sexe n’a jamais été qu’épisodique. Moins de 4 ans en tout sur 25 ans d’amitié. La première fois, c’est moi qui lui ai sauté dessus. La deuxième fois, c’est lui. La première fois, ça a duré trois ans. La seconde quelques mois. La première fois, Patricia était hospitalisée pendant sa première grossesse. La seconde fois, elle était hospitalisée pendant la dernière. Les grossesses laborieuses de Patricia, libérant Émilien du regard de sa femme, nous ont donné le feu vert pour nous retrouver dans un lit.

Les deux fois, c’est Émilien qui a décidé d’arrêter.

La première fois, je ne me souviens plus pourquoi. Me l’a-t-il dit d’ailleurs ? Pas sûr. J’étais un peu triste, mais j’étais d’accord, au fond. Ça s’était émoussé. Et puis, ça devenait compliqué de se cacher. Ce sentiment de mensonge. Nos familles s’étaient soudées. Ça se passait bien. Notre liaison était comme une mauvaise herbe dans un joli jardin.

La deuxième fois, c’était différent. Je n’avais plus de famille à sauver. Armande était partie. On a arrêté à compter de la naissance. Émilien voulait donner un nouveau départ à son couple et à sa famille agrandie. Et, pour un nouveau départ, il faut des bases claires. J’ai donc été nostalgique pendant quelques mois. Mais, j’ai bien compris la décision d’Émilien.

Émilien est un peu homosexuel, encore qu’il s’en défende. Il a couché avec d’autres types que moi, ce stagiaire, notamment, Éric ? Patrick ? J’ai oublié.

Expérience faite, je ne crois pas que les garçons, ce soit pour moi. Émilien m’a suffi et le peu de temps que j’ai partagé avec lui m’a suffi aussi. Nos parenthèses sexuelles étaient deux petites tesselles dans la vaste mosaïque de notre histoire. Deux tesselles étincelantes mais qui, ni pour lui ni pour moi, n’ont jamais été fondamentales dans la mosaïque.

La mosaïque, quant à elle, m’éblouit toujours.

## AUBIN

Il ne faut pas attendre, mais provoquer. Je pensais à ça en enterrant Armande. Je me disais que je serai peut-être mort demain et qu’il fallait donc que je vive aujourd’hui. Je vis, c’est vrai, mais pas pleinement. Je pourrais espérer longtemps l’arrivée du prince charmant parce qu’à Grasse les occasions sont rares, très rares pour ce genre de rencontre. Alors je vais aller le chercher, ou, plutôt, je vais essayer de le retrouver, car peut-être s’est-il déjà montré.

Il y a deux mois, j’étais allé passer un lundi à Cannes.

*Fondu, Aubin se promène à Cannes sur la Croisette.*

*Il s’arrête. Un jeune homme l’aborde.*

 *« Tu as de la crème solaire ? »*

J’ai trouvé ça marrant de demander de la crème solaire, comme d’autres demandent du feu, ou un euro. Comme dirait Margaux, je l’ai tout de suite kiffé.

On a parlé, parlé, parlé. On a parlé de tout, des parents, de ce que nous faisions (il est réceptionniste dans un petit hôtel et il veut faire carrière dans l’hôtellerie de luxe), des parents. Je lui ai même parlé de Jehan. On a parlé de tout sauf de nos amours passées – des siennes, parce que les miennes, il n’y en a pas… On ne s’est pas dragués. On croyait qu’on aurait le temps et ça nous allait très bien : comme ça, j’aurai une bonne raison de retourner à Cannes.

Il n’avait pas son portable sur lui. Le mien était déchargé. J’ai noté son numéro sur mon carnet. « Je t’envoie un SMS ce soir », lui ai-je dit lorsque nous nous sommes levés. Il m’a raccompagné un moment. Lorsque nous nous sommes quittés, pas loin de la gare, il m’a fait un smack.

On s’est retournés plusieurs fois pour nous dire au revoir.

Je suis monté dans le train.

Dans le train, je me suis assoupi.

On m’a volé mon sac à dos.

Avec mon carnet de notes.

## ARMANDE

Quand j’ai quitté Christophe, quelque part au fond de ma tête j’ai dû me dire, genre, c’est maintenant ou jamais. Après, il sera trop tard. Après ça ne vaudra plus la peine.

**RENAUD**

Il me manque. Je veux vivre. Il faut que quelque chose change.

## ÉMILIEN

Je fais du rangement dans la pièce qui me sert de bureau lorsque je travaille à la maison. Comme je ne le fais que très rarement, comme Patricia n’y met jamais les pieds, tout est en bordel.

Heureusement que Patricia n’y met jamais les pieds, d’ailleurs. En vidant un tiroir, j’ai trouvé une enveloppe turquoise avec, dedans, une photo de Christophe. Au dos, il avait écrit « Émilien, je t’aime ». La photo date de notre première liaison, mais la dédicace de la seconde. J’étais persuadé que cette enveloppe était dans au bureau. Elle a dû se mêler à d’autres papiers que j’ai rapportés ici. J’ai pensé à la jeter, mais je n’ai pas eu le cœur de le faire. Je la ramènerai demain à mon *vrai* bureau.

La première personne qui m’a dit « je t’aime » est un garçon : Jehan – le « grand Jehan ».

J’aurais pu lui rendre le compliment, depuis toutes ces années que je l’adorais, que nous entretenions une amitié fusionnelle. Mais je n’ai pas pu.

J’avais vingt et un ans. Il n’était pas question pour moi d’être homosexuel. J’ai été couard. J’ai préféré renoncer à Jehan. Le moins que l’on puisse dire, c’est qu’il m’en a coûté. Comme c’était dur, très dur, je me suis dit à l’époque que j’avais été courageux, alors que c’était tout le contraire, puisque je me suis fui moi-même. Je n’ai guère été plus courageux, ensuite, puisque j’ai donné à ma part homosexuelle le droit d’exister, mais jamais au grand jour.

Il n’y a jamais eu de sexe entre Jehan et moi. Et pourtant c’est mon premier amour, sans aucun doute possible. Sa main sur mon épaule, ou dans mes cheveux, lorsqu’il les ébouriffait dans un geste qu’il voulait neutre mais qui ne l’était pas, ce genre de geste me transportait.

~~.~~Lorsque j’ai su par un des frères de Jehan, qu’il s’était suicidé, j’ai été anéanti. D’autant que, d’après lui, une lettre de Jehan précisait qu’il avait mis fin à ses jours à la suite de notre séparation. Je me sentais affreusement coupable. Avec les années, la douleur avait décru.

*Sur l’écran Émilien et Jehan prennent une douche, s’éclaboussent, nus. Leurs rires éclatent. Ce sont encore des rires d’enfants. Par une petite lucarne, le soleil tombe sur Jehan.*

*L’image disparait. Fondu.*

*Sur l’écran, Émilien, Christophe, Armande et Patricia dinent dehors, ils rient.*

## ARMANDE

Au cours de nos premières vacances ensemble, nous étions allés dîner dans une pizzeria.

Il me reste plein de détails de cette soirée. Il faisait encore grand jour lorsque nous sommes montés tous les quatre dans notre voiture. Nous étions dans les journées les plus longues de l’année. L’air était un peu frais pour la région en cette saison. Ça donnait à la soirée un petit côté Bretagne. Une fois installés, nous avons commandé nos pizzas et une bouteille de Chianti. Avant que les plats n’arrivent, nous faisions ouvrir une seconde bouteille. J’étais à la fois gaie et paisible. Cela semble difficilement compatible. *A priori*, la gaieté est volubile, mobile, elle n’est pas tranquille. Pourtant, c’est possible. Je me souviens exactement que c’est ce que je ressentais, et je me souviens exactement d’avoir pensé que nous ressentions tous cela. Une symbiose, en fait. Mais une symbiose électrique, à la fois concentrée dans l’instant et ouverte sur l’avenir. On peut sans doute avoir cela en couple, mais il me semble que c’est plus de l’ordre de l’amitié. Cela dit, ça arrive assez rarement. Ce qui arrive souvent, c’est la gaieté factice que l’on affiche à des soirées d’amis mais qu’on n’éprouve pas en profondeur. Une gaieté de commande, en quelque sorte : comme on est censés passer de bons moments entre amis, eh bien, je fais en sorte de passer un bon moment et d’en faire passer un aux amis en question. Ce soir-là, ce n’était pas nous qui fabriquions notre bonheur : c’était lui qui s’imposait à nous, qui nous nimbait.

C’était un moment délicieux parce que, humainement, il était parfait.

Le bonheur, c’est quand on joue la même musique que l’autre, ou que d’autres. C’est ça qui vous transporte. Est-ce que ça exclut le mensonge ? Oui. Sans aucun doute.

## CATHERINE (OFF)

Tout à l’heure, je me suis forcée à sortir de chez moi. Depuis l’accident, je me trouve toujours des excuses pour ne pas le faire.

En passant devant ce salon de thé, j’ai avisé les Paris-Brest (mon gâteau préféré). Je n’avais pas vraiment faim. Je n’ai plus faim. Depuis l’accident.

J’ai dévoré le Paris-Brest. Et j’ai adoré. Ça n’a l’air de rien, mais ça me frappe parce qu’il y a encore une heure, j’avais l’impression d’être devenue incapable d’adorer quoique ce soit.

Je me trompais.

Je suis toujours bien vivante.

*A l’écran, Margaux est assise dans le salon avec Patricia, elles débriefent sur l’enterrement. Renaud est entre et s’assoit en face de nous dans un des petits fauteuils.*

*– Ça c’est bien passé l’enterrement ?*

*– Oui.*

*– C’était à l’église.*

*– Oui.*

*– Je m’en souviens tu sais.*

*– De qui ?*

*– Je me souviens d’Armande, je la connaissais.*

*– Je ne pensais pas que c’était important pour toi et j’ai pensé que tu étais trop jeune.*

*– C’est pas grave.*

*Renaud sort du salon, Margaux le suit du regard, elle est décomposée. Elle regarde sa mère.*

*– Tu penses à lui, toi aussi ?*

*Margaux fond en larmes.*

*– Oh ! Maman chérie !*

*Patricia la prend dans ses bras, mais elle ne pleure pas.*

*– Cela fait longtemps que Jehan est mort. Nous ne l’oublierons jamais. Mais il est temps de le laisser avec les morts, tu ne crois pas ? Je vous ai négligés, toi et Aubin, et même Renaud. J’ai négligé ton père. Jehan était devenu ma priorité. Une absence ne peut pas être une priorité. Il faut que ça change et ça va changer. Cela va bientôt faire dix ans… Je vais changer de cap, et vous avec moi. J’ai trop cultivé tout ça. J’ai été conne.*

*– Maman, tu parles comme ça, maintenant ?*

*– Je parle comme toi, ma petite fille !*

*Elles sont presque gaies. Elles continuent à discuter.*

**MARGAUX (OFF)**

Je respirais mieux. J’avais aussi l’impression que ma mère respirait tout court car, depuis longtemps, la tristesse l’étouffait. Et je me rends compte qu’elle était constante, dans cette famille, comme une poussière à peine perceptible qui grisait tout. Là, c’était comme une averse subite qui lavait cette poussière. Je retrouvais ma mère. Ou, plutôt, je la trouvais.

Elle m’a surprise.

**MARGAUX ET PATRICIA**

– Tu es bien dans ta vie, Margaux ?

– Pas très, maman.

– Pourquoi ?  Tu as des peines de cœur ?

– On peut dire ça.

– Dis-moi, alors, si tu veux bien.

**MARGAUX**

Je me suis rendu compte que ça m’avait pesé de ne jamais parler de Simon en famille, de jouer la fille célibataire qui adorait son boulot et sa *life* en général, la fille sans problèmes alors que ce n’est pas vrai.

**MARGAUX**

– J’ai quelqu’un depuis un moment déjà mais…

J’hésitais à dire qu’il était marié parce que ça signifiait que, derrière tout ça, il y avait une femme comme maman. Tout à coup, pour la première fois peut-être, j’ai pensé à la femme de Simon, autrement que pour me dire que j’aurais préféré qu’elle n’existe pas.

**MARGAUX ET PATRICIA**

– Mais il ne te rend pas heureuse…

– Non, pas vraiment.

– Alors quitte-le. Tu sais, quand j’étais jeune, je pensais que j’avais la vie devant moi pour être heureuse. C’est idiot, en réalité. D’abord, on ne sait pas quand elle va s’arrêter, la vie. On l’a tous vu avec Jehan. Et puis, il n’est jamais trop tôt pour être heureux.

– Tu n’as pas été heureuse, maman, avant la mort de Jehan ?

– Pas tout le temps. Pas complètement, mais je me disais que c’était mon lot. Je ne parle pas de ton père en particulier. Je parle de ma vie en général. J’ai été un peu passive.

– Et tu voudrais que je le sois moins.

– Tu l’*es* moins. Déjà, tu es indépendante. Mais quand je t’entends dire que tu n’es pas heureuse avec un garçon, à vingt-trois ans, je crois vraiment qu’il faut arrêter. On ne consolide pas ce qui n’est pas encore construit. Je n’ai pas raison ?

– Peut-être…

Je découvrais une autre femme. Une autre mère. Et cette mère-là me plaisait bien. Elle me plaisait même beaucoup.

Je me dis que le bonheur est peut-être dans l’action, même si elle est douloureuse sur l’instant. Il faudrait donc que j’agisse. Mais en aurai-je le cran ?

*Émilien rentre dans la cuisine et les regarde en souriant.*

*– Dites-moi, c’est sérieux, tout ça !*

*– Appelle donc Aubin et Renaud.*

**RENAUD (OFF)**

Il me manque.

*Sur l’écran. Emilien va sur la tombe de Jehan le grand. Emilien va sur la tombe de Jehan le petit. Des images d’Emilien et Jehan sous la douche. Renaud et Jehan fête leur un an. Émilien regarde ses enfants dormir. Il découvre que le petit Jehan est mort. Renaud a les yeux ouverts. Margaux et Aubin arrive en courant. Patricia est dans un taxi. Elle rentre. Emilien lui annonce que Jehan est mort. L’enterrement du petit Jehan, tout le monde est là. Émilien effondré.*

*Les images disparaissent.*

**RENAUD (OFF)**

 Je veux vivre.

**EMILIEN**

Dans ma tête, je l’appelle aussi le « petit Jehan », pour le distinguer de l’autre, du « grand Jehan ». J’avais proposé ce prénom à Patricia et elle l’avait immédiatement adopté. C’était un peu une impulsion de ma part. Il ne s’est jamais agi pour moi de faire revivre le premier Jehan à travers le second. Sans doute voulais-je pouvoir à nouveau prononcer ce prénom. Cette fois encore, je ne l’ai pas fait bien longtemps.

J’ai décidé de ne pas appeler Patricia qui revenait de chez Armande ce même jour. À quoi cela aurait-il servi de lui faire subir un tel choc ailleurs que chez elle ? Pour la même raison, je l’ai attendue chez nous au lieu d’aller la chercher à Orly. Un de mes pires souvenirs est son sourire lorsqu’elle a ouvert la porte de l’appartement derrière laquelle je me tenais et la façon dont il s’est immédiatement effacé lorsqu’elle m’a vu.

Comme je le souhaitais, nous avions pris un nouveau départ avec la naissance des jumeaux. C’était des bébés adorables, incroyablement faciles, très gais. Aubin et Margaux en étaient fous. Ils sortaient du premier âge, rampaient par terre, commençaient à parler lorsque le drame s’est produit. Nous avons été arrêtés net dans notre élan.

La mort de Jehan m’a éloigné de Christophe mais pas seulement. Elle m’a mis à distance de Patricia, plus encore que n’avaient pu le faire mes incartades. Elle m’a mis à distance du monde.

Patricia, Aubin, Margaux et moi ne parlons jamais de Jehan. Depuis si longtemps. Très vite en fait. Nous avons peur de faire de la peine à l’autre mais, plus encore, nous ne savons pas quoi dire. Nous sommes incapables de nommer l’innommable.

**RENAUD (OFF)**

Il faut que quelque chose change.

## PATRICIA

Margaux est rentrée chez elle. Avant de partir, elle nous a joué un air de piano. Il y a bien longtemps que cela n’était pas arrivé…

Émilien, Aubin et Renaud sont allés se coucher.

C’était une bonne soirée.

J’ai retrouvé le sentiment d’avoir une famille et une famille assez unie, somme toute.

Ce serait peut-être bien d’en profiter, désormais.

Depuis tout à l’heure, j’ai le sentiment de chercher quelque chose, mais je ne sais pas quoi, sur Armande, peut-être sur moi aussi – sur nous. J’ai l’impression d’avoir vécu jusqu’à maintenant avec un seul œil.

Tiens, par exemple, le bureau d’appoint qu’Émilien a ici, dont je viens d’ouvrir la porte, je n’y entre jamais, sous prétexte qu’il n’y a rien à y voir. Mais n’est-ce pas encore un comportement de borgne ? Émilien est mon mari, et il n’est pas seulement dans la cuisine, le salon, ou la salle de bains. Il est aussi dans ce bureau. Je devrais m’y intéresser.

D’ailleurs, cette pièce, avec son désordre ambiant, en dit plus sur Émilien que la cuisine, le salon, la salle de bains. Ici, c’est vraiment lui. C’est drôle, j’ai le cœur qui bat de n’y avoir jamais pensé. À côté de sa lampe, il y a une photo de moi. Ce n’est pas une vieille photo. C’est moi maintenant. C’est donc à moi maintenant qu’il s’intéresse, et pas au souvenir de moi dans l’avion pour Nice, ou avec les enfants dans les bras.

Et puis, sous cette lampe qui doit être bancale, il a glissé une enveloppe. Une belle enveloppe turquoise. Ça tombe bien. Je cherchais une belle enveloppe pour envoyer à maman sa carte d’anniversaire.

**RENAUD**

 Je veux vivre.

**TOUS (Polyphonie de plus en plus vite et fort)**

 Je veux vivre

*Patricia ouvre l’enveloppe.*

*Noir.*

## ARMANDE

La mort de Jehan m’a bouleversée.

Pour la première fois, la culpabilité entrait dans ma vie. Avant, je n’étais pas heureuse, mais je pouvais me dire que ce n’était pas de ma faute : ce n’était pas moi qui avais commencé. Là, c’était différent : si Patricia avait été chez elle, peut-être se serait-elle levée, prévenant le pire. Peut-être, mais probablement pas, car les bébés faisaient leurs nuits et leur mère n’avait pas pour habitude d’aller les voir pendant leur sommeil. J’accueillais la culpabilité à bras ouverts.

Je voyais Patricia de temps en temps. Mes filles étaient à Paris. J’étais seule. Devant moi, qu’y avait-il ? J’avais peur. Combien d’êtres humains vivent ou survivent avec ce genre de peur ? Beaucoup, certainement.

## AUBIN

J’ai peu de chances de revoir Balthazar aujourd’hui ! D’autant qu’il bosse souvent le samedi, si je me souviens bien. Mais bon, qui sait ? J’y suis. Histoire de donner toutes ses chances à un destin heureux. Et j’y retournerai un lundi. Si ça ne marche pas, je téléphonerai dans tous les hôtels de Cannes pour retrouver le sien, dont il ne m’avait pas donné le nom. Je suis étonné de ne pas y avoir pensé plus tôt. Si, j’y avais pensé. Mais je n’avais pas osé. Je repoussais cette perspective au lendemain.

Armande portait souvent des couleurs vives. Le dernier été avec elle, je l’avais observée de loin. Elle avait une robe orange que le vent agitait. Elle se tenait dans l’embrasure de la porte. Elle était statique, pensive, ce qui ne lui ressemblait pas : je l’avais toujours vue dans le mouvement. Il m’avait semblé qu’elle avait les larmes aux yeux. Mais sans doute était-ce mon imagination, car elle était trop loin pour que je puisse voir cela.

*Sur le muret, Balthazar est assis. Aubin le voit. Il l’appelle, il va vers lui.*

*Fondu.*

*Armande porte une robe orange que le vent agite. Elle se tient dans l’embrasure de la porte. Elle est statique, pensive. Elle a les larmes aux yeux.*

*We mignt be dead tomorow de Soko démarre.*

*L’image disparait.*

*Fin de la chanson.*